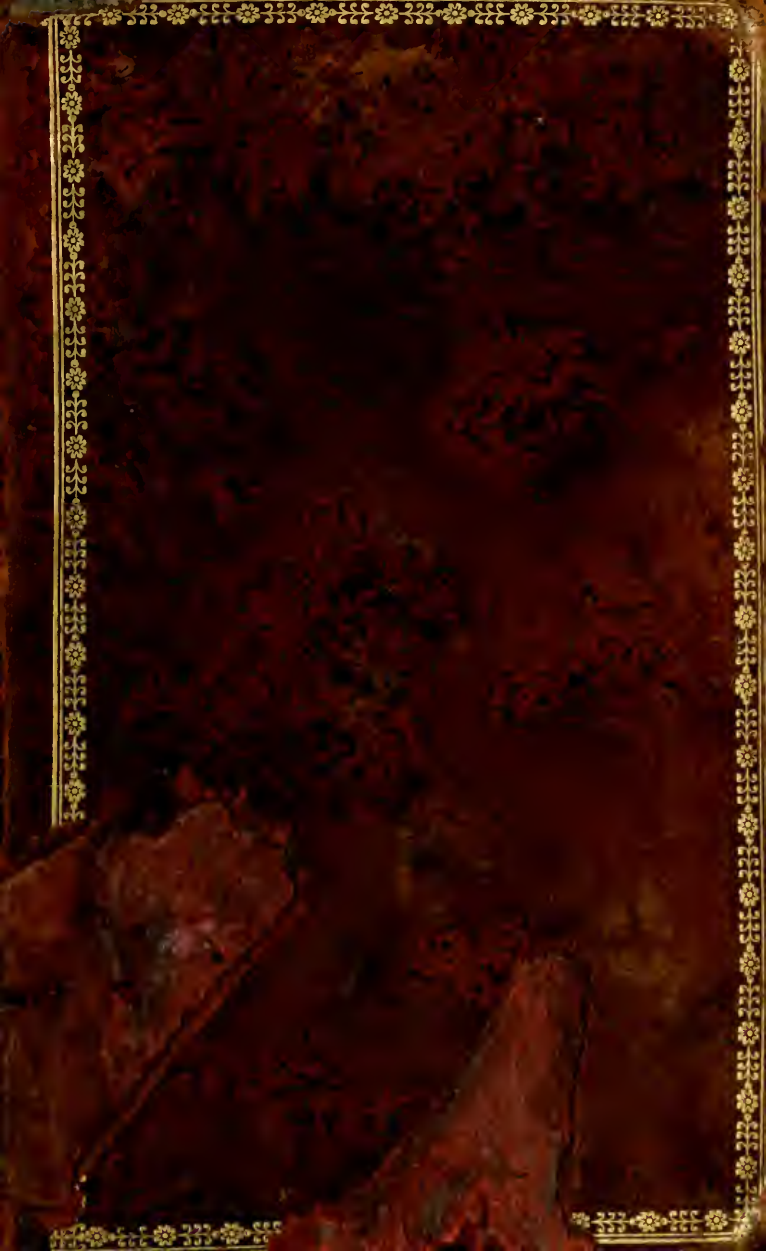
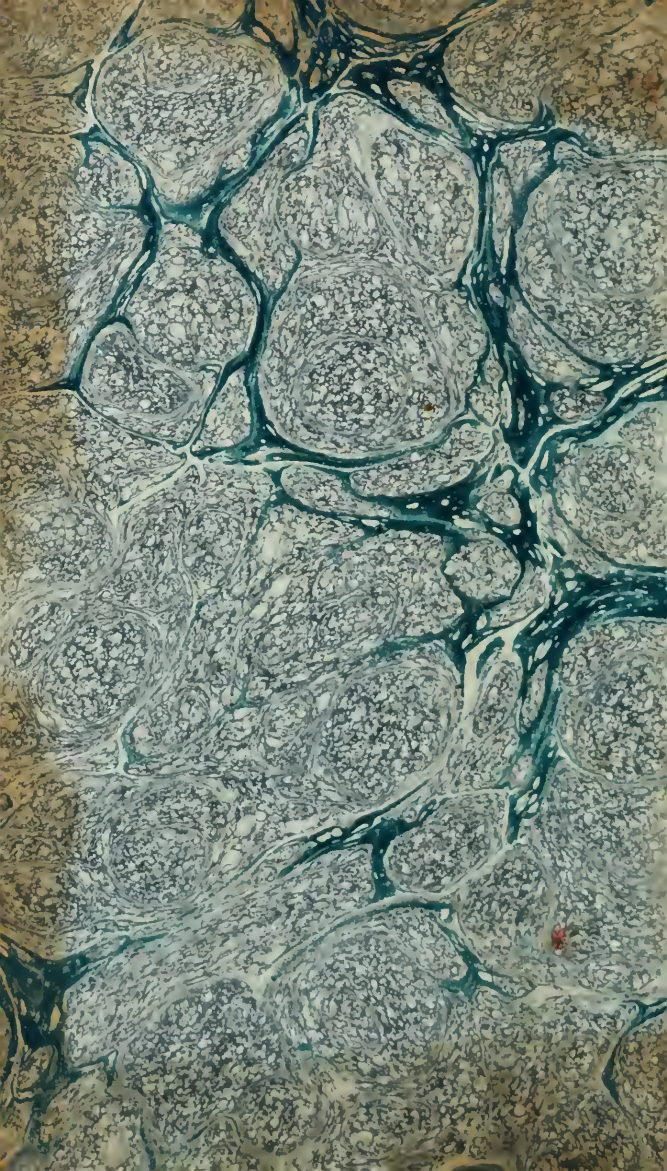
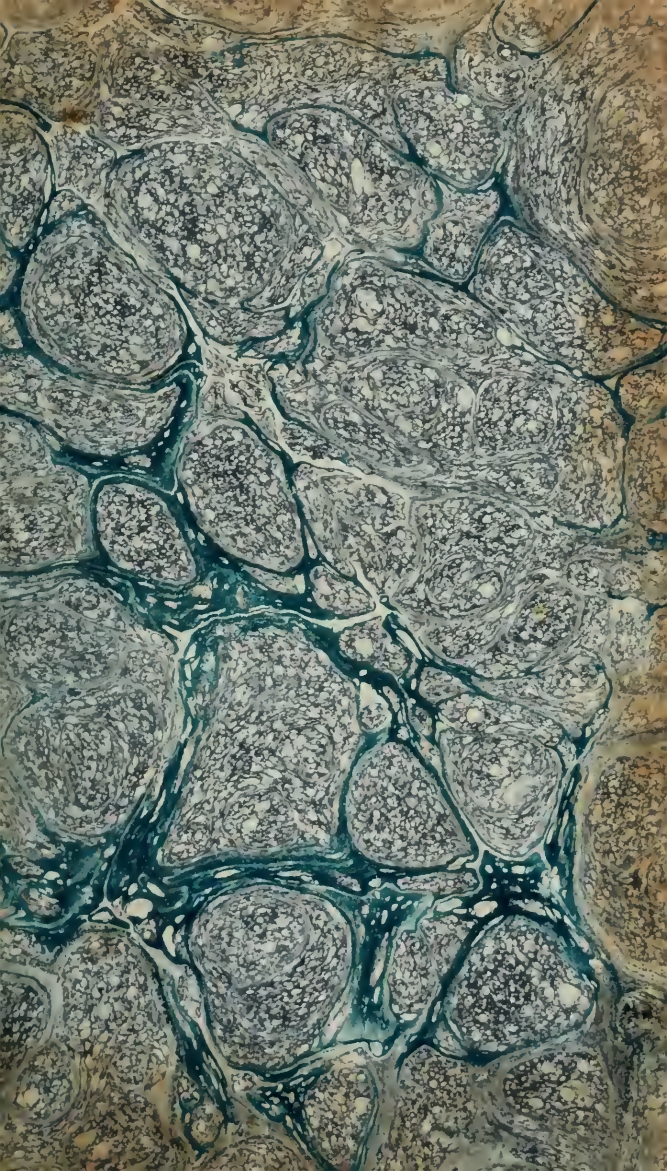






PQ
2311
.J75
CH
1827
t. II
EMRS

CÉCILE

OU

LES PASSIONS.

IMPRIMERIE DE J. TASTU,
RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

CÉCILE

OU

LES PASSIONS

PAR M. E. JOUY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

*

Je condamne les alliances entre parents ez degrez défendus ; par cette raison, parmi les aultres, qu'il y a dangier que l'amour surchargé de l'affection qu'on doibt à la parentèle, n'emporte hors les barrières de la raison.

MONTAIGNE.

*

Tome Quatrième.

PARIS

CHEZ L'ÉDITEUR,

RUE GARENCIÈRE, N. 4.

*

1827

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/ccileoulespass04jouy

CÉCILE

OU

LES PASSIONS.

LETTRE LXXVIII.

ANATOLE A CÉCILE.

Aux Bruyères, ... 1787.

Je suis à deux cents lieues de toi et je t'écris dans l'ivresse du bonheur : un rêve m'abuse-t-il, ou suis-je entièrement privé de la raison? Non, Cécile; mais j'habite en ce moment ce vieux

donjon, ce temple *des Bruyères*, où la nuit *du 22 octobre*.... ton cœur a tressailli.... Je suis assis près de cette petite fenêtre en ogive, où tu m'apparus comme une lueur céleste entre les pampres verts que ta main avait écartés; je retrouve sur ce mur la trace de mes pas; je te vois, le corps penché sur la pierre d'appui, tendre vers moi un bras que je couvre de baisers sans oser le saisir, tant je crains que le moindre effort ne détermine ta chute. Je pénètre dans cet asile mystérieux, je te porte presque évanouie sur ce lit au pied duquel je me prosterne; tu renais sous mes baisers brûlans et ton cœur s'embrase du feu qui me dévore. Je vais expirer d'amour, et je n'ose franchir la barrière de lin qui nous sépare; mais ton bras frémit autour de mon corps qu'il em-

brasse et semble m'attirer vers toi : ô dernier terme de la félicité divine ! Cécile me presse sur son sein, je m'enivre de ses soupirs, et mes lèvres ardentes recueillent sur ses yeux les larmes de la volupté qui les inondent : quels ravissemens, quels transports s'emparent de tout notre être et confondent nos ames emportées dans un torrent de délices !...

Ne me grondez pas, Cécile, de vous rappeler cette nuit d'éternelle mémoire ; qui pourrait supporter l'existence, après des jouissances pareilles, si l'intervalle qui les sépare n'était rempli par leur souvenir ?

C'est là, c'est dans cette chambre où je croyais avoir connu la félicité suprême, que je viens de goûter un bonheur plus grand encore s'il est pos-

sible, en lisant ta dernière lettre. Il est donc vrai, Cécile, un autre cœur bat dans ton sein, un autre cœur bat auprès de ton cœur; nous serons bientôt deux pour t'aimer.

Tout est mystère, tout est prédestination dans notre amour; vois dans quelle circonstance la nature a voulu qu'une triple existence te fût révélée : au moment où, comme un ange du ciel, tu descends dans la chaumière du pauvre, pour y ramener l'amour, la joie et le bonheur, qu'un destin cruel semblait en avoir bannis pour jamais. Le ciel qui s'est servi de ta main pour secourir Émine et Boson, brisera-t-il l'instrument de ses bienfaits, et ses rigueurs envers toi, sa plus douce image, me forceront-elles à nier une Providence impuissante à récompenser tant de vertus?

Tout entier au bonheur d'habiter ces lieux, je ne t'ai point encore dit à quel bienfaiteur j'en suis redevable ; quel autre que Charles aurait deviné ce besoin de mon cœur, ce moyen de me faire supporter une absence dont le terme me semblait plus éloigné que celui de ma vie ?

Dans la retraite studieuse où je m'étais confiné à Orléans, j'avais cru tromper mes ennuis, ou plutôt mes fureurs ; car je dois te l'avouer, Cécile, la soif de la vengeance dévorait mon ame, et l'image toujours présente de ce misérable Montford torturait ma pensée : il avait osé aspirer à ta main ! il se flattait encore de l'obtenir ! et il vivait !....

Charles ne tarda pas à s'apercevoir du trouble que ces projets de vengeance portaient dans mes esprits, et ne

voyant d'autre moyen de m'en distraire que de m'entourer de ton image, il s'empressa de faire l'acquisition du domaine des Bruyères dont il m'a rendu possesseur par un acte de transfert dont je n'ai eu connaissance que le jour même où il m'a conduit dans cet asile.

Juge de mon ravissement, ma bien-aimée, en me retrouvant dans ce lieu de délices, dans ce désert enchanté par ton souvenir; où je puis voir, du haut de la tourelle que j'habite, la maison de ta nourrice, et jusqu'à la croix qui surmonte cette petite chapelle de sainte Cécile que t'a dédiée la reconnaissance. Je suis ici, avec mon fidèle Lambert, sous le nom de Boyd; c'est celui d'un Anglais de mes amis que j'ai laissé aux Indes. Ta nourrice, qui me

m'a vu qu'une fois depuis mon retour, n'a garde de me reconnaître sous le costume demi-sauvage que j'ai adopté : cette bonne femme est le seul être vivant du pays avec lequel je communique; elle a seule l'entrée de mon ermitage où elle vient chaque jour apporter nos provisions.

Charles, qui ne sait pas tout le bien qu'il m'a fait, a trouvé le véritable, le seul remède à mes maux; ma raison, que j'ai vu quelquefois près de m'abandonner, me revient saine et entière, et la solitude où je me trouve seule avec toi dans la nature, où je te suis pas à pas depuis l'heure de ta naissance jusqu'à cette nuit du 22 octobre où s'accomplirent nos destinées; la solitude éteint en moi tout sentiment de haine et ne me laisse plus qu'un vœu à former sur la terre.

Il sera rempli, Cécile; bientôt nous serons réunis dans ces bois où fut ton berceau, où j'ai reçu moi-même une nouvelle existence, et où je bénirai même la mort qui ne pourra désormais m'atteindre que dans tes bras : il n'y a rien pour moi dans l'univers au-delà de ton amour, et j'ai besoin de le croire éternel pour embrasser l'idée d'une autre vie.

Nous serons réunis!... Dis-moi, Cécile, quand je t'apercevrai, quand je m'approcherai de toi, quand je te presserai sur mon cœur, le tien se remplira-t-il à l'instant de cette flamme ardente, de ces transports ineffables dont m'enivre la seule pensée de mon bonheur? Ah! s'il est vrai, comme je l'éprouve, que le temps augmente toutes les impressions fortes, où s'arrêtera donc mon

amour ? Quel malheur, ô ma douce amie, que les passions, les sermens, les preuves même restent si fort au-dessous de cet amour dont rien n'approche, dont aucun langage humain ne saurait donner l'idée! et que tu m'aimerais bien plus, ma Cécile, si je pouvais ouvrir devant toi le cœur qui le renferme.

Retrouveras-tu sur la feuille de rose que je te renvoie la trace des baisers que j'y imprime?

LETTRE LXXIX.

PAULINE A CÉCILE.

Blois, ... 1787.

Je suis venue passer quelques jours à Beauvoir, chez mon oncle (ne tremble pas pour mon repos; c'est un véritable oncle que celui-là; soixante-seize ans, rembourré de flanelle au mois d'août, fumant et grondant du soir au matin). On s'est imaginé que le voisinage de Blois, à l'époque de la foire, ferait diversion au chagrin que me cause le départ d'Albert; les bonnes gens ne

se doutent pas du service qu'ils me rendent : ici je n'ai pour surveillante que ma vieille gouvernante, madame Dufaut ; j'aurais le temps d'écrire vingt lettres pendant qu'elle prend son café avec sa contemporaine la baronne du Terrage, qui fait, depuis une quarantaine d'années, les honneurs du castel. Nous allons presque tous les jours nous promener à la foire ; nous passons devant le bureau de la poste, et j'ai un singulier talent pour glisser une lettre dans la boîte ; j'en userai ce soir pour la seconde fois : c'est assez te dire pour qui j'ai fait ma première épreuve. Eh bien ! oui, Mademoiselle, votre frère ne s'est décidé à partir que sur la promesse que je lui ai faite de lui écrire, et je suis esclave de ma parole. Il est allé soutenir son examen à Brest ; ins-

truit comme il l'est, il ne manquera pas d'être reçu aspirant garde-marine; six mois après on l'expédiera sur quelque frégate, à l'extrémité du monde; il en reviendra dans cinq ou six ans peut-être, et nous nous marierons quand il plaira à Dieu. Voilà ce qu'on appelle des arrangemens de famille, où l'on n'a oublié de consulter que ceux qu'ils intéressent; nous sommes si jeunes, disent-ils, comme s'ils avaient peur que nous fussions trop long-temps heureux! Que je leur en voudrais, Cécile, si je ne trouvais au fond de mon cœur une sorte de plaisir à me sentir dans une situation semblable à la tienne! J'ai de la patience pour tes chagrins, j'en aurai pour les miens; après tout, la patience n'est qu'une espérance prolongée.

Depuis ton départ, je n'ai pas mis le pied à Beauvoir, ce qui n'a pas empêché que nous n'ayons eu plusieurs fois à Champfleury la visite de l'odieux Montford et de ton père. Je ne te cacherai pas, mon amie, que ce dernier a parlé de ton mariage avec le comte comme d'une chose convenue, et à laquelle toi-même avais donné ton consentement : j'ai élevé quelques doutes d'un ton assez équivoque pour laisser Montford incertain sur le sentiment qui me les inspirait. Je ne serais pas éloignée de croire qu'il ait vu un peu de jalousie dans mon fait, et si j'ai bien interprété le regard qu'il a glissé sur moi, il voulait dire : « Que voulez-vous ? les choses sont trop avancées. » Décidément le chevalier d'Épival a raison, cet homme n'est pas seulement

un fat, c'est un sot et un méchant. Je ne serai pas assez bête pour te donner des nouvelles d'Anatole; j'entends dire aux uns qu'il est à Paris, aux autres qu'il est parti pour l'Angleterre, à M. d'Épival qu'il s'est retiré chez son père, en Provence. Tu sais probablement mieux que moi ce qu'il en est.

La saison des eaux avance, ma chère Cécile : n'en verrai-je pas la fin? A bientôt pour te revoir, à toujours pour t'aimer.

LETTRE LXXX.

CÉCILE A SA MÈRE.

Nice, [1] ..... 1787.

Ma bonne, ma tendre mère, quelques mots échappés à ma tante m'ont fait concevoir de vives alarmes sur vo-

[1] Cécile et madame de Neuville étaient toujours à Barèges, mais leurs lettres étaient timbrées de Nice. Madame de Neuville en donne la raison dans une de ses lettres précédentes.

Il est aisé de voir qu'entre cette lettre et la précédente, il existe une lacune de deux ou trois mois; on a eu et l'on aura plusieurs fois la même remarque à faire dans le cours de cette Correspondance.

tre santé. Les prétextes qu'elle a trouvés pour ne pas me permettre de lire le passage de la lettre où M. d'Epival lui donnait cette triste nouvelle, ont augmenté mes inquiétudes : je serais partie sur-le-champ pour vous rejoindre, si je ne courais risque que de ma vie, à entreprendre en ce moment un si long voyage. Au nom du ciel, rassurez-moi par un mot de votre main ! Ma situation est déjà si cruelle !.... que deviendrais-je, si j'allais apprendre que les chagrins que je vous cause ont mis vos jours en danger ?

J'embrasse vos genoux.

LETTRE LXXXI.

MADAME DE CLÉNORD A SA FILLE.

Beauvoir, ... 1787.

Je suis malade, mon enfant; tu le sais, mon mal est incurable, mais rien n'annonce encore que ma fin soit prochaine; j'ai même éprouvé quelques soulagemens des traitemens nouveaux que l'on me fait suivre.

En me témoignant tes alarmes sur ma santé, tu m'en causes de bien vives sur la tienne : Cécile, pourquoi ce voyage à Nice? Est-ce à ma sœur ou à toi que les médecins l'ont prescrit? Et cette cruelle situation qui t'empêche de te mettre en route ne m'annonce-t-elle pas le retour du mal auquel je t'ai vue sur le point de succomber, et que tes chagrins peuvent aggraver encore? N'y ajoute point la crainte d'avoir mis en danger les jours de ta mère; ne sais-tu pas bien au contraire que ta tendresse les a prolongés et embellis; que je dois à toi seule les seize années de bonheur que Dieu m'a comptées depuis ta naissance?

J'ai pleuré sur ta faute, mais j'ai trouvé le ciel exorable, et tant que je vivrai tu ne seras point victime de

l'intérêt et de l'ambition.... tant que je vivrai, ma fille.... Est-ce dire assez pour ton bonheur?

LETTRE LXXXII.

ÉMILIE A CHARLES.

Barèges, ... 1787.

Je ne sais, mon ami, quel ton les convenances voudraient que je prisse pour vous annoncer l'heureuse issue du plus fatal événement. Il est né l'enfant qui n'aurait jamais dû naître, l'enfant de la douleur et de l'amour : c'est une fille, ou, pour me servir de l'expression anglaise, c'est la plus jolie

petite chose dont on puisse se faire l'idée. Vous pouvez croire qu'en un pareil moment je n'étais point disposée à l'admiration; et c'est cependant le premier sentiment qui se soit emparé de moi à la vue de cette céleste miniature. Je ne vous dirai pas par quelle suite de circonstances qui tiennent du prodige, Nathalie (c'est le nom que nous lui avons donné) est venue au monde dans la cabane d'un pâtre des Pyrénées, dont la femme était accouchée tout exprès trois semaines auparavant pour la nourrir. Je ne vous parlerai pas des dangers de la mère, qu'aucune considération, même celle d'une mort presque certaine, n'a pu décider à recevoir les secours du médecin que j'ai fait appeler; il suffit que vous sachiez et que vous vous hâtiez d'appren-

dre à un autre que l'on se porte bien, et que nous sommes toutes deux dans l'ivresse du malheur qui vient de nous arriver.

P. S. Je rouvre ma lettre pour y insérer quelques lignes tracées par Cécile, jusqu'au moment où un miracle seul pouvait lui sauver la vie.

LETTRE LXXXIII.

CÉCILE, A ANATOLE.

De la cabane du Pasteur, ... 1787.

Je suis arrivée hier ici, à l'heure où j'y viens régulièrement.... je n'ai pas pu en sortir.... j'ai fait prévenir ma tante, elle est accourue.... Ces bonnes gens m'ont logée dans la petite cabane que j'avais fait construire pour Emine et Boson, tout auprès de la leur.... J'y suis à merveille.... je souffre, mon cher Anatole....

Lundi matin.

La nuit a été cruelle!.. Ma tante, mon adorable tante, c'est elle qu'il faut plaindre.... La bonne femme Lézer l'effraie beaucoup sur ma position : elle veut envoyer chercher des secours à Barèges.... je m'y suis refusée avec une si ferme volonté, avec une résolution si inébranlable, qu'elle a craint, en me contrariant sur ce point, de mettre ma vie dans un danger plus grand que celui où je me trouve....

Quatre heures du soir.

... Mon ami, mes forces s'épuisent; si je pouvais vivre assez pour mourir seule!...

Deux heures du matin.

... Mais non, je meurs tout entière;

c'en est fait.... adieu, mon cher Anatole, il est un terme à mes souffrances.... il n'en est pas à mon amour.... je t'aime.... encore !....

Cinq heures du matin.

... Je t'aime et je vis.... et nous vivons;... qu'ils sont légers les maux que j'ai soufferts, tous ceux que l'avenir me prépare, comparés aux délices dont mon cœur est inondé !... Je la presse sur mon sein....

... Deux baisers de *nous* qui sommes toi.

LETTRE LXXXIV.

ANATOLE A CÉCILE.

Aux Bruyères, . . . 1787

De quelles inexprimables angoisses, de quel accès de désespoir, Charles ne m'a-t-il pas sauvé, en me faisant lire d'abord la lettre de ma sœur, et les derniers mots de la tienne?... Tu vis.... *nous* vivons!

Ma Cécile, je puis arrêter un moment mes yeux et ma pensée sur ces lignes effacées par mes larmes, *je meurs*

tout entière;... il est un terme à mes souffrances,... il n'en est point à mon amour!... Dans ce moment même, où mon cœur est rassuré sur le sens épouvantable de ces mots, je ne puis les lire sans me sentir saisi du frisson de la mort.

Comment cet écrit dont je baise l'un après l'autre chacun des caractères, me fait-il passer en un moment de l'abîme du désespoir au comble de la félicité! Je ne veux point chercher à t'exprimer ce bouleversement de tout mon être. Il est des émotions qui doivent passer de mon cœur dans le tien, sans l'intermédiaire du langage; disons seulement que la nature équitable envers nous a récompensé le plus grand des maux par le plus grand des plaisirs, et qu'un malheur tel que le nôtre man-

querait encore à la destinée la plus heureuse.

Nathalie ! adorable effusion de deux cœurs prédestinés l'un à l'autre, que tu seras aimée ! Oui, je l'éprouve, Cécile ; cet amour si tendre, si puissant que tu m'avais inspiré, et que je croyais sans bornes, il pouvait donc s'augmenter encore ; tu ne m'as jamais été si chère, et le nouveau lien qui nous unit, en achevant de confondre nos ames, me fait connaître une autre sorte d'amour que le tien m'a révélé.

Quel doux avenir s'ouvre devant nous ! C'est ici que fut ton berceau ; j'y vais préparer celui de ta fille ; l'hymen nous y réunira dans quelques mois ; Charles et Emilie viendront s'y fixer près de nous, et dans cette douce retraite, loin du monde et du bruit, l'a-

mour, la nature et l'amitié ne nous laisseront pas un souhait à former sur la terre.

Ne me dis pas, ma Cécile, que dans l'ivresse de la joie qui me transporte, je me crée un bonheur fantastique qu'un miracle seul pourrait réaliser; s'il faut un miracle, ma bien-aimée, qui nous empêche d'y croire après l'événement qui vient de m'arriver, et dont je te ferai le récit dans ma prochaine lettre. J'aurais trop de peine en ce moment à distraire mon cœur et mon esprit du sentiment qui les absorbe : adieu, ma tendre amie; adieu, l'autre bien-aimée de mon ame; je vous couvre de mes baisers.

LETTRE LXXXV.

ANATOLE A CÉCILE.

..... 1787.

Je t'ai promis, Cécile, le récit d'un miracle qui s'est opéré sous mes yeux, et qui m'a réconcilié avec toutes les histoires de fées et de revenans dont on berce trop souvent l'enfance.

Depuis que je suis aux Bruyères, le bonhomme Mouret, vieux concierge de soixante dix-sept ans, ne manquait pas, chaque matin, de venir me faire un nouveau conte sur les esprits, les

fées, les revenans qui hantaient, disait-il, une des ailes du château, bâtie sous la seconde race, et qu'on avait été forcé de laisser tomber en ruines, faute de trouver des ouvriers assez hardis pour y pénétrer. Je me moquais du bonhomme, qui tremblait de tout son corps à la seule pensée que j'oserais un jour m'introduire dans ce manoir infernal. « Si Monsieur, me disait-il, avait seulement passé une fois, vers minuit, sous le *chêne des dames*, ou sans aller si loin, s'il se trouvait à la même heure dans la bruyère, au pied de la *tour des archives*, il verrait, ou du moins il entendrait des choses qui lui ôteraient le courage de tenter une pareille entreprise. » Je me promis bien de commencer par cette première épreuve.

L'idée m'en revint mardi dernier, en

jetant les yeux sur la tour enchantée où je croyais voir briller et disparaître une clarté rougeâtre à travers une des meurtrières de la tour.

Je descends, et je vais me tapir dans la bruyère qu'avait indiquée le concierge. J'y étais à peine que j'entendis les sons prolongés d'une espèce de cornemuse, au moyen de laquelle on cherchait à imiter un long gémissement ; presqu'en même temps, je vis voltiger sur la plate-forme quelques feux violets, qui tous me paraissaient sortir du même foyer où ils revenaient s'éteindre. Après avoir réfléchi quelques momens sur ce phénomène, que je m'expliquais de diverses manières, des éclats de rire, accompagnés du son lugubre de la cornemuse, fixèrent à peu près mes idées sur cette étrange aventure.

Le lendemain, Charles, qui s'était absenté depuis quelques jours, revint à l'ermitage; je lui fis part de mes observations de la nuit dernière, et nous convînmes de commencer, dès le soir même, la chasse aux esprits.

Le bonhomme Mouret, instruit de notre dessein, avait d'abord refusé, sous différens prétextes, de nous donner les clefs de ce pandemonium; mais, quand il nous vit décidés à faire sauter les portes, il nous apporta, en tremblant, le petit coffret de fer où elles étaient renfermées, en nous prévenant qu'il allait quitter le château pour ne pas être témoin de sa destruction et de la nôtre. Nous l'autorisâmes à aller passer la nuit en prières, chez le curé de Souing, son arrière-neveu.

Nous n'attendons pas l'heure du sab-

bat pour nous mettre en quête; armés jusqu'aux dents, et munis chacun d'une lanterne sourde, nous voilà traversant avec précaution une vieille galerie dont le plancher, écroulé en plusieurs endroits, nous oblige à faire notre chemin de solive en solive jusqu'à la porte fatale qui donne entrée dans la tour. Nous l'ouvrons avec d'autant plus de facilité, que la serrure énorme qui la ferme s'est à peu près détachée du bois vermoulu où elle était encastrée; mais, à notre grand désappointement, nous trouvons cette ouverture murée de l'autre côté de la porte.

Tandis que nous délibérons sur ce qui nous reste à faire, je m'aperçois que la dernière fenêtre de la galerie auprès de laquelle nous nous trouvons, communique à une embrasure de la

tour par un petit pont à bascule que l'on n'a pas eu soin de relever. Nous y passons, et nous voilà parvenus à l'un des repos de l'escalier étroit et circulaire qui conduit dans l'intérieur de la tour.

Sans monter plus haut, nous passons sous une petite voûte en forme de corridor, qui paraissait se terminer par une muraille rouge et transparente : nous avançons et nous nous trouvons derrière une simple cloison de serge; nous faisons, aux deux extrémités, des découpures pour y appliquer nos yeux. Dans une salle ronde, éclairée par une lampe de fer suspendue au plafond, un vaste lit de camp, séparé en plusieurs parties, forme un demi-cercle précisément en face du lieu où nous sommes; au milieu de la salle, positivement au-dessous de la lampe, une table,

dressée et servie avec une sorte d'élégance sauvage, annonce que l'on attend cinq convives. Au-dessus de chaque lit, un feutre pointu ou un bonnet de plumes de coq indique le sexe de la personne qui l'occupe.

Pendant que nous nous communiquions nos observations à voix basse, les sons lugubres que j'avais entendus la veille parviennent jusqu'à nous, et sont interrompus quelques momens après par les éclats de rire qui annonçaient probablement la fin de cette scène de fantasmagorie. Comme j'en faisais la remarque, un rideau semblable à celui derrière lequel nous étions placés, se lève, et nous voyons entrer à la file, un homme à longue barbe, le corps ceint d'un cordon; trois femmes : l'une âgée d'environ cinquante ans (l'ima-

gination ne se représente pas la fatalité sous d'autres traits) était suivie de deux jeunes filles un peu trop légèrement vêtues, même pour la chaleur excessive qu'il faisait, et d'un petit garçon de quatorze ou quinze ans qui fermait la marche. Les cinq fantômes se mirent à table, et chacun raconta l'emploi de sa soirée.

Le chef de la troupe avait été désensorceler une femme du village de Contre, sur laquelle on avait jeté un sort; la vieille, avec ses deux filles, avait été danser autour du *chêne des dames*, dans les bois de Cheverny, et rapportait quelques offrandes en grains, en vin ou en monnaie, qu'elles avaient imposées à la frayeur des paysans. Le petit garçon était resté en sentinelle sur le haut de la tour, d'où il avait vu

le bonhomme Mouret s'enfuir du château, vers six heures, en jetant des regards effrayés sur la tour.

Cette circonstance parut donner à penser au magicien en chef qui ordonna au petit garçon de monter sur la tour, et à ces dames d'aller lever le pont de la galerie, tandis qu'il irait la parcourir intérieurement. La troupe sortit par où elle était entrée, et l'homme à la grande barbe, après avoir allumé à la lampe un flocon d'étoupes imbibées d'esprit de vin, s'avance de notre côté, fait glisser sur une coulisse le panneau qui nous cachait à lui, et se trouve face à face de deux pistolets dont nous le menaçons à la fois.

Cet homme recule quelques pas en témoignant plus de surprise que de crainte, et nous demande ce que nous

lui voulons. « C'est à nous à vous interroger, lui dit Charles tandis que je le tenais en joue : que faites-vous ici? — Je suis chez moi, répondit-il, dans l'habitation que m'ont léguée mes ancêtres, et que nous possédons de père en fils depuis près de trois siècles. — Vous savez cependant que cette tour est une dépendance du châteaus des Bruyères, et que la crainte et la superstition vous en ont seules assuré la jouissance. — Nous possédons au même titre que la plupart des hommes, ajouta-t-il avec fierté, et dès-longtemps la prescription nous est acquise. — Je ne vois en vous, lui dis-je, qu'un chef de bandits qui désolez la contrée, et si vous ne me suivez à l'instant, je vous brûle la cervelle. — Nous n'avons jamais fait de mal à personne,

et si, pour assurer notre existence, nous avons mis un impôt sur la sottise et la crédulité des habitans de la Sologne, manquons-nous de nobles exemples pour justifier notre conduite? Vous pouvez me tuer, ajouta-t-il, en se retirant lentement à l'autre bout de la salle, mais je ne vous suivrai pas. — Nous t'y forcerons bien, lui dis-je, en me précipitant sur ses pas. — N'allez pas plus loin, il y va de votre vie... » ajouta-t-il en disparaissant derrière l'autre draperie de la chambre.

Nous marchons sur ses traces, mais la crainte de tomber dans quelque piége ralentit notre course. Nous l'entendons, à quelque distance de nous, pousser un cri articulé, mais inintelligible, et nous arrivons assez tôt à l'escalier pour voir toute la famille des-

cendre, ou plutôt se précipiter, au-dessus de nos têtes, par le noyau du même escalier, au moyen d'une corde qui le traversait dans toute sa longueur. Arrivés au bas, c'est-à-dire à vingt-cinq ou trente pieds au-dessous du sol, nous nous trouvons dans un vaste souterrain, au centre duquel vient aboutir, à cinq ou six pieds de terre, le noyau de l'escalier.

Ce cachot n'a pas d'autre issue que la porte étroite par laquelle nous venions d'entrer. Bien sûrs que les esprits très-matériels que nous poursuivons sont cachés dans ce souterrain, au milieu duquel pendait encore la corde qui les y avait conduits, nous en parcourions tous les coins, lorsque Charles, en approchant sa lanterne de la muraille, y lut ces mots: *Gare aux oubliet-*

tes !... Cet avertissement nous remet en mémoire les vieilles traditions du château, et nous finissons par découvrir, au centre du cachot, la trape fatale qui s'ouvrait sous les pas des malheureux que la vengeance précipitait jadis dans ce lieu de destruction : il n'y avait pas moyen d'en douter ; c'était par-là que s'étaient échappés le gnome et sa famille. Nous n'étions pas tentés de les poursuivre dans cet abîme, et nous nous contentâmes d'amonceler assez de pierres et de décombres sur l'ouverture du gouffre pour nous assurer que les hôtes de la tour ne pourraient y rentrer, du moins par ce passage.

Cette expédition faite, nous remontâmes dans la tour pour y visiter, plus en détail, des lieux où se perpétuait, depuis trois siècles, une famille incon-

nue à ses contemporains. Ce que nos recherches nous ont jusqu'ici procuré de plus curieux, c'est un manuscrit qui me paraît renfermer l'histoire de cette singulière colonie. En voici l'extrait :

PHILIPPE ET BÉRENGÈRE.

Vers la fin du règne de l'exécrable Louis XI, ce tyran farouche, renfermé dans le château du Plessis-les-Tours, voulant récompenser son compère Tristan de ses bons et loyaux services, lui fit don du domaine et du château des Bruyères. Cet exécuteur émérite des volontés du monstre couronné avait amené avec lui, dans cette retraite, ou plutôt dans ce repaire, une petite fille de treize ans et un jeune homme

de dix-huit, que le roi avait confiés à sa garde depuis leur enfance et dont Tristan lui-même ignorait l'origine. Philippe et Bérengère (seuls noms sous lesquels ils aient été connus) vivaient, depuis deux ans, enfermés dans la tour des Archives, d'où ils ne sortaient que pour être représentés à Louis XI, qui venait, à jour fixe, tous les trois mois, s'assurer de l'état de ses jeunes prisonniers.

La dernière visite qu'il leur fit le 20 mars 1482, fut beaucoup plus longue. Le roi les fit dîner avec lui, dans la chambre à coucher de son compère, s'assura de leurs progrès dans tous les genres, les combla de caresses qui furent assez mal reçues par le jeune Philippe, et les quitta en disant à Tristan, après avoir baisé l'image de Notre-

Dame d'Embrun attachée à son bonnet : *Demain ;.... la poire est mûre.*

Leur arrêt était prononcé ; rien n'en pouvait retarder l'exécution. Le lendemain, à la pointe du jour, Tristan lui-même fit descendre Philippe et Bérengère, attachés l'un à l'autre par un bras, dans le cachot souterrain dont il ne referma la porte qu'après avoir entendu trébucher sous eux la trappe des oubliettes.

Par un miracle que l'auteur du manuscrit explique d'une manière naturelle, l'infernale machine qui devait mettre les jeunes infortunés en lambeaux, les descendit sains et saufs au fond de l'abîme. Philippe que son courage et sa présence d'esprit n'avaient pas abandonné dans ce terrible moment, s'occupa d'abord de détacher son lien ; un

hasard plus heureux peut-être que celui de sa chute, lui fit trouver dans la poche de sa soubreveste un petit ustensile de ménage dont il s'était servi plus d'une fois pour rallumer sa lampe pendant la nuit, dans la chambre de la tour. Il en fit usage avec assez de succès pour éclairer un moment le gouffre où il était plongé, et pour fixer l'étincelle bienfaisante dans un petit foyer qu'il alluma au moyen de quelques morceaux de ses vêtemens et des débris de végétaux dont ce cloaque était tapissé.

Après avoir rappelé les sens de sa petite compagne, au moyen des gouttes d'eau que la terre laissait transsuder autour d'eux, Philippe et Bérengère en vinrent à regretter que le sort leur eût conservé quelques heures de vie, pour

les laisser lentement périr dans les tourmens de la faim.

Ils commençaient à en sentir les angoisses, quand Philippe se levant avec fureur : « Il me reste assez de force, dit-il, pour ne pas mourir sans vengeance; » et ce malheureux jeune homme essaie de remonter dans le cachot supérieur, à l'aide de la machine homicide qui les a descendus dans les entrailles de la terre : il y parvient, mais la porte de fer du cachot est fermée ; n'aurait-il fait que changer de tombeau. En tâtonnant, sa main rencontre une grosse corde perpendiculaire dont le bout est fixé à un anneau ; il s'y cramponne, la détache, et dans le même moment il se sent enlever à une très-grande hauteur. A la clarté de la lune, il a reconnu le palier où il se trouve; il con-

duit à la salle d'armes qui précède la chambre à coucher de Tristan. Philippe y entre, se saisit d'un poignard attaché à la muraille, pénètre sans obstacle par la porte secrète qu'il connaît, jusqu'au pied du lit du monstre qui dort ; il le réveille par ces mots : *La poire est mûre*, et le poignarde.

Le coup terrible qu'il a frappé n'a pas interrompu le silence qui règne dans le château ; l'intrépide jeune homme en connaît les détours, il va s'approvisionner à l'office des objets dont il a le plus pressant besoin, et court se replonger vivant, à travers les mêmes dangers, dans l'abîme où Bérengère n'attendait plus que la mort.

Heureux d'avoir satisfait sa vengeance, Philippe ne songe plus qu'à sa jeune compagne : l'expérience qu'il

vient de faire avec tant de bonheur et qu'ils pourraient répéter ensemble, ne leur laisse cependant aucun espoir de salut; Tristan est mort, mais son odieux fils aussi cruel que son père, mais Louis XI vivent encore; ils auraient bientôt ressaisi leurs victimes. Cet abîme a conservé leur vie, il en protégera le cours ; peut-être existe-t-il quelque issue : c'est à cette recherche qu'ils vont consacrer le temps dont ils n'auront plus que leurs besoins pour mesure.

Ils touchaient à la fin de leurs petites provisions, et Philippe lui-même ne songeait pas sans effroi, à remonter dans la tour pour s'en procurer de nouvelles, lorsqu'en passant dans une espèce de galerie souterraine qu'ils avaient déjà déblayée dans un assez long espace, ils découvrirent un canal

en maçonnerie, que Philippe reconnut pour un ancien aqueduc. « Courage, Bérengère, s'écria-t-il, nous sommes sauvés. » Ils l'étaient en effet : après une heure de marche, sous une voûte dont vingt siècles n'avaient pu détacher une seule pierre, ils revirent la lumière au sommet d'une de ces collines dont le lac de Soing est environné.

Dès ce moment leur plan est fait ; le miracle, auquel ils doivent la vie, est pour eux-mêmes la preuve d'une mission divine ; ils ne rentreront pas dans la société des hommes, et ne se feront connaître à leurs semblables qu'entourés du prestige d'une existence surnaturelle. Plusieurs apparitions nocturnes aux bords du lac, au haut de la tour, les ont déjà signalés à la superstition publique. La mort de Tristan, celle de

son fils qui ne lui survécut que de quelques mois, la maladie mortelle dont le tyran du Plessis-les-Tours est frappé, sont l'ouvrage de la fée Argine et de l'enchanteur Abriel (c'est le nom que leur donnent les paysans de la Sologne, dont ils sont à la fois la terreur et l'amour).

Établis d'abord dans la partie la plus exhaussée et la plus commode de l'aqueduc, ils communiquent, à la fois, dans la campagne et dans la tour des Bruyères, et telle est l'épouvante qu'ils y répandent, que les habitans du château finissent par la leur abandonner tout entière.

Quelques années s'écoulent, pendant lesquelles il est permis de croire que l'amour vint embellir la solitude des deux jeunes magiciens; car, en pour-

suivant la lecture de ce manuscrit, on retrouve plusieurs fois Bérengère dansant avec ses deux filles autour du *Chêne des Dames*, à la lueur des feux follets qui voltigent de branche en branche.

La suite de ce grimoire de vingt écritures différentes, la plupart indéchiffrables, ne contient que des notes sans ordre et sans dates, entremêlées de recettes, de formules, de prédictions; mais cependant on peut encore y trouver la preuve que la famille souterraine, dont Philippe et Bérengère furent la souche, s'est perpétuée sans lacune et sans mésalliance depuis le milieu du quinzième siècle jusqu'à nos jours; que pendant ce laps de temps elle est restée en possession de la tour du château des Bruyères d'où je viens

de la déloger impitoyablement et sans examiner si ses droits de propriété, moins légitimes que les miens, ne sont pas plus sacrés[1].

[1] Cette anecdote, fondée sur une vieille tradition du pays, se trouvait en effet consignée dans un manuscrit que je me souviens d'avoir vu dans la bibliothèque du château *d'Herbeaux*, appartenant à la famille Maurepas. Mais j'ai depuis habité la Sologne, et j'ai pu m'assurer que le récit d'Anatole manque d'exactitude sur plusieurs points : on ne connaît pas de château qui s'appelle ou qui se soit appelé *les Bruyères*, aux environs du lac de Soing; on y voit le tracé d'un camp romain, et des fouilles récemment commencées ont fait découvrir quelques antiquités; mais je n'ai point entendu dire qu'on y ait encore trouvé aucun vestige d'aqueduc. Ces erreurs de localités paraissent avoir été commises dans l'intention de dépayser le lecteur.

(*Note de l'Éditeur.*)

Cécile, tu ne me reprocheras pas cette injustice quand tu sauras le projet que j'ai formé.... Nous avons aussi nos Tristan et nos Louis XI.... et nous habiterons la tour des Archives !

LETTRE LXXXVI.

CHARLES D'ÉPIVAL A MADAME D'HOUDETOT, POUR REMETTRE A MADAME DE NEUVILLE [1].

Beauvoir, 10 heures du matin, 1787.

Revenez, ma tendre amie, mais ne pressez pas votre retour. Hélas! il n'est plus temps.... madame de Clénord aura cessé de vivre quand vous recevrez cette lettre.... Pauline, par qui je re-

[1] On reconnaît encore ici une lacune de plusieurs lettres.

çois cette affreuse nouvelle, ne l'a apprise elle-même que depuis quelques heures. J'ignore les raisons de M. de Clénord pour avoir caché à tout le monde l'état désespéré où se trouvait depuis huit jours sa malheureuse épouse, mais j'ai su de lui-même qu'il avait fait partir hier mademoiselle d'Obson [1] pour Nice, avec l'ordre de ramener sa fille. On m'assure que des prêtres, du choix de M. de Clénord, se sont emparés des derniers momens de sa femme, et (j'ai plus de peine à le répéter qu'à le croire) qu'on a exigé d'elle, avant de recevoir les sacremens, qu'elle rétractât le consentement qu'elle avait donné par écrit au mariage de Cécile et d'Anatole.

Chaque ligne que je trace déchire

[1] La femme de chambre de Cécile.

votre cœur, je le sais; mais de quoi servirait-il de vous laisser ignorer quelques jours de plus un pareil malheur? . .

. . . . . .

A huit heures du soir.

Elle n'est plus, je me hâte de retourner aux Bruyères, où j'ignore comment je m'y prendrai pour instruire Anatole de la perte qu'il vient de faire. Je suis encore forcé de vous faire partager les inquiétudes qu'il me donne; depuis quelque temps l'exaltation de sa tête augmente, et le moindre ébranlement peut altérer sa raison. Hier, avant mon départ, il m'a entretenu sérieusement du projet de conduire Cécile, aussitôt son arrivée, dans la tour des Archives, et d'y mener avec elle la vie

de la famille de Bohémiens que nous venons d'en chasser.

P. S. Ci-joint un billet ostensible que vous pourrez communiquer à Cécile.

LETTRE LXXXVII.

MADAME DE NEUVILLE A CHARLES D'ÉPIVAL.

Blois, 1787.

Nous sommes à Blois; l'état de Cécile ne me permet pas d'aller plus loin. Vous n'êtes pas venu à notre rencontre, mon frère est plus malade, je n'en saurais douter.... Jugez, mon ami, de la situation cruelle où je me trouve, je perds une sœur chérie, et je ne puis m'abandonner à mes propres douleurs.

Votre lettre, en m'apprenant un mal-

heur que je ne ressens pas moins vivement pour y être dès long-temps préparée, ne me laissait pas le choix du parti que j'avais à prendre; il fallait ramener Cécile à Beauvoir, et désormais l'ordre de sa mère pouvait seul la déterminer à quitter la chaumière du pasteur des Pyrénées. Tous ses sentimens sont des passions immodérées; jugez de son amour pour son enfant : quelque chose que j'aie pu lui dire sur le danger qu'il y avait pour elle, à commencer une nourriture qu'elle ne pourrait achever, je n'avais pu depuis cinq semaines l'arracher du berceau de Nathalie, auprès de qui elle remplissait avec ivresse tous les devoirs de la plus tendre mère.

Je lui montrai le billet dans lequel, en m'annonçant le danger de madame de Clénord, vous me disiez qu'elle

demandait sa fille.... Cécile ne balança plus; elle passa la nuit entière à baigner son enfant de ses larmes, en invoquant le pardon de sa mère, et dès le lendemain matin elle me signifia qu'elle voulait partir. Ce fut en vain que je fis valoir des considérations de santé qui l'obligeaient à retarder son départ de trois ou quatre jours. « Eh! ma tante, s'écria-t-elle avec l'accent du désespoir maternel, à quoi cela servirait-il ? j'irais les passer à la chaumière. »

Nous partons, et dès-lors Cécile tout entière à l'idée de sa mère mourante, ne pense plus qu'à abréger le voyage; elle fait mettre deux chevaux de plus à notre voiture, double le prix des guides, et nous courons nuit et jour sans nous arrêter un moment.

A mesure que nous approchions, ses

larmes coulaient moins abondantes; l'inquiétude dont elle était de plus en plus dévorée en tarissait la source.

Nous arrivons à Blois, j'insiste pour nous arrêter à l'hôtel d'Angleterre, dans la cour duquel j'ai fait entrer la voiture; elle s'y refuse et propose trois louis aux postillons pour la conduire sans dételer à Beauvoir.... Je suis descendue, et debout à la portière, je la supplie, en pleurant, de venir attendre dans un lieu plus commode qu'on ait changé les chevaux.... La maîtresse de l'hôtel, qui nous a reconnues, s'avance et mêlant ses sollicitations aux miennes : « Venez, Mademoiselle, dit-elle en pleurant, vous ne trouverez ici que des cœurs qui connaissent toute l'étendue de la perte irréparable que vous avez faite.... »

« Grand Dieu ! ma mère est morte, » s'écria Cécile en s'élançant de la voiture, et tombant évanouie entre nos bras. Nous l'avons transportée dans une chambre où elle n'a recouvré ses sens qu'au milieu des plus violentes convulsions que rien ne peut apaiser.

M. de Clénord, que j'avais fait prévenir, arrive à l'instant même.

LETTRE LXXXVIII.

LA MÊME AU MÊME.

Blois, 1787.

Plus d'espoir ! Cécile est perdue pour nous... La présence de son père a décidé de son sort. L'état où elle était lorsqu'il arriva hier à quatre heures de l'après-midi, attendrit un moment ce cœur de bronze, et la douleur dont sa fille le vit pénétré parut adoucir la sienne. La source des larmes se rouvrit, et les convulsions s'apaisèrent. Elle ne se lassait pas d'entendre parler

de sa mère, et sa pieuse douleur recueillait avec avidité les dernières paroles sorties de sa bouche. Croirez-vous que ce père inhumain choisit un pareil moment, pour lui montrer l'écrit fatal dont un prêtre fanatique ou criminel avait fait le gage du viatique qu'il ne voulut administrer qu'à ce prix à madame de Clénord au moment d'expirer ?

Après avoir lu ce papier et l'injonction qui le terminait, dans laquelle madame de Clénord conjurait sa fille de renoncer à Anatole et d'épouser le comte de Montford, Cécile regarda son père avec une expression de terreur et de désespoir où j'aurais dû voir la résolution qu'elle allait prendre. Sans exprimer une plainte, elle demanda la permission à son père de se retirer dans sa chambre pour y prendre quelque

repos jusqu'au lendemain matin, où nous devions tous ensemble reprendre le chemin du château.

Cécile en nous séparant se jeta dans mes bras, où je la tins quelques momens serrée, et sortit en saluant, mais sans embrasser son père. Pendant les deux heures que je restai seule avec M. de Clénord, j'achevai de me convaincre que cet homme était sans entrailles, et que ma malheureuse nièce allait vivre sous un joug d'autant plus insupportable, qu'elle n'avait plus de mère pour en alléger le poids. J'avais accepté cependant la proposition qu'il m'avait faite de rester à Beauvoir jusqu'à la fin du deuil de Cécile.

En passant devant la porte de sa chambre, qui ne communiquait avec la mienne que par le corridor, j'aurais

été surprise qu'elle en eût retiré la clef avant de m'avoir revue, si je n'avais réfléchi qu'elle avait pu craindre que son père n'y rentrât avec moi.

J'étais si horriblement fatiguée de la route que nous venions de faire, et des tourmens de cette dernière journée, que, malgré les chagrins et les inquiétudes qui déchiraient mon ame, je dormais encore à sept heures du matin, quand M. de Clénord vint frapper à ma porte, en me demandant si Cécile était chez moi. Effrayée de cette question, je me lève à la hâte. J'entre avec lui dans la chambre de sa fille, elle était sortie : tandis qu'il court interroger l'hôtesse et les gens de l'hôtel, je visite l'appartement, je retourne tous les meubles, et je découvre sous un flambeau dont la bougie avait été consumée

tout entière, un billet de Cécile qui portait mon adresse, où je lis ces mots :

« Je n'ai plus de recours sur la terre ; je me réfugie dans les bras de Dieu : je suis en ce moment au couvent de Laguiche ; je n'en sortirai jamais. Pardonnez-moi, ma bonne tante, et n'oubliez pas Cécile *tout entière*.... »

Je viens de montrer ce billet à M. de Clénord ; il se rend au couvent, où je n'ai pas voulu l'accompagner.... Adieu, mon ami, plaignez-moi et venez me voir à Champfleury où je vais me rendre. Je suis décidée à ne plus remettre le pied à Beauvoir.

LETTRE LXXXIX.

CHARLES D'ÉPIVAL A VICTOR D'ÉPIVAL [1].

Une heure du matin.

Non, mon frère, non, mon ami, de quelque nécessité que soit en ce moment ma présence à Rennes, je ne saurais même assigner de terme à mon séjour dans les lieux où je suis. Les malheurs d'une famille que je re-

[1] On a supprimé une partie des lettres de Victor d'Epival à son frère, et l'on n'a conservé que celles de Charles, qui se liaient à l'histoire d'Anatole.

garde comme la mienne, m'attachent ici plus irrévocablement que n'auraient pu le faire les liens qui devaient m'unir à madame de Neuville, et qui peut-être ne se formeront jamais.

Vous vous étonnez du silence que je garde avec vous depuis deux mois, et vous paraissez croire qu'entièrement absorbé dans mes projets d'hymen, je ne m'en remets à vous des soins de tous mes intérêts de fortune, que pour éviter de me distraire quelques instans du sentiment dont mon cœur est rempli. Pourquoi suis-je obligé, mon cher Victor d'affliger votre amitié pour justifier la mienne, et de vous prouver que je suis le plus malheureux des hommes pour vous empêcher de croire que j'en suis le plus ingrat? Peu de mots suffiront : les deux mois de silence que vous me

reprochez m'ont accablé des coups les plus affreux : madame de Clénord est morte ; Cécile s'est jetée dans un couvent, et Anatole près de qui je veille en ce moment a perdu l'usage de sa raison.

Vous n'exigerez pas de moi, mon frère, que je sonde mes blessures ouvertes et saignantes, et que je vous retrace, dans leurs affreux détails, des événemens qui ont porté le désespoir dans l'ame d'une femme adorable à laquelle j'allais être uni : vous le dirai-je enfin, la vue des maux que j'ai maintenant sous les yeux, le spectacle effrayant du délire d'Anatole, fait une sorte de trève à toute autre douleur, ou plutôt les réunit sur un seul objet.... Il me reconnaît encore.... les médecins ne croient pas son mal sans remède,

si l'on parvient à l'assujetir à un traitement ; mais pour cela, il faudrait qu'on pût le décider à recevoir leur visite, et la réception qu'il a faite au premier qui s'est présenté, n'est pas de nature à encourager les autres....

Il m'appelle : adieu, mon cher Victor; je vous écrirai pour vous donner des nouvelles de mon malheureux ami. Aimez et plaignez votre frère.

LETTRE XC.

PAULINE A CÉCILE.

Champfleury, ... 1787.

Il est donc vrai, Cécile, tu ne veux point me voir; tu ne veux voir personne; mais suis-je quelqu'un moi? Ne suis-je pas l'amie de ton cœur, la compagne de ton enfance? ne m'as-tu pas appelée cent fois ta sœur?... Cécile, au nom de l'amitié, au nom de tout ce qui te fut cher au monde, ne brise pas avec

tant de cruauté le saint nœud qui nous lie; ne déchire pas le cœur de Pauline; les cruels t'ont causé bien des maux! mais moi, que t'ai-je fait?... n'as-tu pas toujours été le premier intérêt de ma vie?... le premier, Cécile!... et tu pourrais m'abandonner sans pitié, sans remords?... Non, ce n'est pas ta volonté que l'on m'a fait connaître; non, tu ne m'as pas interdit ta vue!... Mais cependant, c'est madame de Neuville qui me l'assure; elle-même n'a pu pénétrer jusqu'à toi; n'importe, nous nous réunirons malgré toi; s'il est vrai, comme ton père l'a dit au mien, que tu sois décidée à te faire religieuse, mon parti est pris, je quitterai mon père, ma famille, et j'irai m'enchaîner au pied des mêmes autels où j'ai déjà vu mourir une amie.

Cécile, nous n'avons jamais été séparées; dans notre enfance le même berceau nous a souvent réunies; les premiers jours de notre jeunesse se sont écoulés dans ce cloître où tu veux achever ta vie; tu ne m'y attendras pas long-temps... Madame de Neuville se charge de te faire parvenir ce billet; si tu ne me réponds pas, j'entendrai ton silence.

LETTRE XCI.

CÉCILE A PAULINE.

Octobre, 1787.

Je croyais impossible, ma tendre amie, que rien pût aggraver mes souffrances; ta lettre m'a prouvé que mon cœur renfermait une source intarissable de douleurs : il était donc de ma destinée de faire le malheur de tous ceux qui m'ont aimée.....

Lorsqu'à mon retour des Pyrénées (où m'ont retenu des événemens que tu n'as pas dû connaître), j'appris, en arrivant à Blois, que je n'avais plus de mère, et que l'autorité paternelle m'attendait pour m'imposer un joug qu'aucune puissance au monde n'aurait pu me faire subir, je ne pris conseil que de mon désespoir : un amour funeste, invincible, avait causé ma perte et détruit le bonheur de toute ma famille; peut-être, hélas ! avait-il conduit ma mère au tombeau ; et cependant, juge, Pauline, de l'horreur de ma position ; ce n'est qu'au sein de cet amour criminel, source de tant de maux, que j'aurais pu trouver la récompense de mes longues douleurs.

Je m'étais réfugiée au couvent pour

éviter de rentrer sous le toit paternel; mais, faut-il te l'avouer? j'y nourrissais l'espoir d'en sortir bientôt, et de confier mon sort à celui qui s'en était rendu l'arbitre. Résolue à ne point voir mon père, j'ai dû dans ces premiers momens me priver du bonheur de te serrer dans mes bras; mais j'étais loin alors de regarder notre séparation comme éternelle. Un dernier coup du sort vient d'achever de briser mon cœur; la raison d'Anatole s'est éteinte dans les angoisses du désespoir. Dès ce jour tout a fini pour moi; j'ai résolu de mettre entre le monde et moi une barrière insurmontable, et j'ai choisi la mort la plus lente pour jouir au moins de mes regrets et de ma douleur : tu en connaîtras toute l'étendue, ma chère Pauline, quand je t'aurai dit que mon

amitié pour ma tante et pour toi n'est pas le lien qui me coûte le plus à rompre.

Non, Pauline, je ne sortirai plus des murs où je suis enfermée, et j'attendrai avec impatience la fin de mon noviciat pour m'enchaîner au pied des autels : c'est là seulement qu'il m'est permis de vivre encore..... Mais toi, Pauline, devant qui s'ouvre une si longue carrière de bonheur ; toi, l'idole d'une famille chérie, l'espoir d'un amour vertueux, l'ornement d'un monde où tous les succès t'attendent, où tous les hommages te suivront, tu viendrais m'imposer ici le remords d'un crime plus grand que le mien ? oui, Pauline, plus grand que le mien. J'af-

flige l'amitié, mais je ne l'outrage pas; je quitte un père qui ne m'a jamais aimée; tu abandonnerais un père qui te chérit, et qui voit en toi l'appui, la consolation, l'honneur de sa vieillesse. La vie a perdu pour moi tout son enchantement : Anatole m'est ravi!..... Est-ce à moi de te rappeler que j'ai un frère, et que le même sentiment qui m'éloigne à jamais du monde te fait un devoir d'y rester?... Ah! si quelque grande infortune devait un jour t'atteindre; si,..... (que le ciel te préserve d'un pareil malheur!) si tu avais jamais à gémir de la perte de la moitié de toi-même, c'est alors, Pauline, mais seulement alors que tu viendrais chercher auprès de moi, dans la retraite où je vais achever mes jours, ces con-

solations de l'amitié qui ne peuvent avoir d'effet que sur les cœurs éprouvés par les mêmes chagrins.

LETTRE XCII.

CHARLES D'ÉPIVAL A VICTOR D'ÉPIVAL.

Des Bruyères, ... 1787.

Il ne reconnaît plus personne ! Madame de Neuville, qui venait le voir tous les jours, a été témoin avant-hier du plus terrible accès de démence qu'il eût encore éprouvé : elle n'a pu supporter ce spectacle sans s'évanouir; je lui ai fait promettre qu'elle ne viendrait plus chercher ici des émotions dont la violence est au-dessus de ses forces.

Vous vous souvenez, mon cher Vic-

tor, qu'en vous parlant d'Anatole, dans toutes mes lettres, je vous l'ai toujours représenté comme un de ces hommes marqués par la nature du sceau de la supériorité, et dont les passions seules pouvaient vaincre la destinée. L'état cruel où il est réduit, loin de changer mes idées à son égard, semble leur prêter une nouvelle force; on dirait que, dans son délire, Anatole abjure volontairement une raison vulgaire, pour se soumettre aux lois d'une plus haute intelligence. Telle est, sur ce point, la préoccupation de mon esprit, que je recueille avec un soin religieux toutes les paroles qui sortent de sa bouche et toutes les pensées qui s'exhalent de son cœur, sans avoir été soumises à la réflexion dont il a perdu l'organe.

Mon malheureux ami, qui ne voit plus en moi qu'un secrétaire que le vieux professeur de philosophie lui a envoyé d'Orléans, a consenti à ce que je couchasse dans sa chambre, pour me dicter, à toutes les heures du jour et de la nuit, ce qu'il a lui-même intitulé *Mémoires d'un Fou*, un jour où il avait encore assez de raison pour s'apercevoir qu'il commençait à la perdre.

Il y avait soixante heures qu'il n'était entré dans son lit; il vient de consentir à se coucher : il dort; son sommeil est calme, et j'en profite pour copier quelques fragmens intelligibles de son manuscrit.

MÉMOIRES D'UN FOU.

....Je suis dans les ténèbres.... Je ressens je ne sais quelle chaleur vive et sombre; mon cerveau brûle, et pourtant ma raison s'éteint.... le flambeau fume encore, il n'éclaire plus!.... Malheureux Anatole, tu ne peux même rassembler les débris d'une pensée autrefois puissante, d'une imagination autrefois active; la mémoire m'abandonne, et je me dévore dans la conscience de ma propre destruction....

L'horizon s'éclaircit, les nuages s'effacent!.... Je le revois ce monde que je déteste; une puissance de pénétration, qui m'était inconnue, m'en dé-

couvre la profonde stérilité.... Science ! esprit ! vertu ! qu'est-ce ?.... Rien ; le désespoir !

Si je suis, si j'ai vécu, j'ai senti tous les biens, tous les maux de la vie ; l'amour !.... l'amour ! Pourquoi ce mot, qui réveille en moi tant de ravissement, de douleurs, de voluptés, de regrets même, ne me rappelle-t-il pas son autre nom ?... Elle est là, cependant, je l'entends, je la vois, et je ne puis l'appeler.... Elle viendra ; que lui dirai-je ?.... La pluie qui abreuve le sable aride et brûlant du désert n'y verse pas la fraîcheur et la fécondité. . . . . .

. . . . . .

Un génie m'a dit l'autre jour : « Tu feras le malheur de tous ceux qui t'ai-

ment;... tu seras une épouvantable calamité pour l'insensée qui attachera sa destinée à la tienne. » Il mentait; elle est heureuse, et mon cœur nage dans la joie....

D'où vient donc que je pleure?.... Misérable! tu l'as perdue, tu l'as tuée de ta propre main.... Dis au moins dans quel tombeau à fleur de terre tu as placé ses restes.

(Il se lève, et parcourt la chambre à grands pas comme un homme qui entreprend une route. Après une heure de marche, il s'arrête quelque temps immobile à l'une des croisées qui donnent sur un vaste champ de bruyères, de l'aspect le plus triste; puis il revient s'asseoir et continue à écrire.)

Ces montagnes sont majestueuses, ces forêts sont belles, ces prairies sont riantes; de nombreux ruisseaux les arrosent. Cet œil de l'Univers, qui s'ouvre pour lui rendre la vie, offre un merveilleux spectacle : je l'admirais, jadis; mais cette gaieté de la nature n'est plus à mes yeux qu'une sanglante ironie, elle insulte à mes peines. C'est un désert, c'est une caverne qu'il faut au lion blessé....

Pourquoi ne pas mourir.... Suis-je un lâche?.... Non; mais j'ai tout oublié; je ne sais plus comment on meurt : pauvre moi !

(Il pose sa plume, appuie sa tête sur ses deux mains, et fond en larmes.)

L'orage vient de fondre sur la forêt;

la foudre a brisé les arbres.... le chêne est frappé, et ne tient plus à la terre que par quelques racines à demi brûlées.

Je mettrai un jour plus d'ordre dans mes pensées; aujourd'hui mes souvenirs sont confus comme des mystères; mes idées se suivent et ne s'enchaînent pas : des images surnaturelles, des fantômes extravagans m'environnent de toutes parts; encore si je pouvais les fixer!.... Je sais seulement que je viens d'atteindre le terme de mes jours.... La mort! Non, ce n'est point elle encore.... c'est la vieillesse.... Cependant ma trentième année n'est pas sonnée.... Les passions font des siècles avec des heures.... J'ai atteint le terme de ma vie...

Quels sont ces deux êtres bizarres qui forment des danses autour de moi, et me font signe de me joindre à leurs jeux? Je les reconnais.... c'est le Temps et l'Espérance. Que me veulent-ils, ces décepteurs de l'humanité?.... m'aider à supporter la vie.... Loin de moi cet affreux bienfait.... Ils rient d'un rire infernal, et me présentent un fantôme sous un linceul.... C'est elle!.... Qui?... C'est elle, vous dis-je.... Quelle blancheur sépulcrale! quelle immobilité dans tous ses traits!.... Je t'ai laissée croissant au milieu des fleurs et des songes de l'espérance, jeune, brillante, heureuse, et maintenant, regarde, je suis changé comme toi-même.... Ses yeux sont fermés.... elle dort....

(A travers la porte vitrée du cabinet où je vous écris, je vois Anatole assis sur son lit; le mouvement convulsif dont sa tête est agitée, m'annonce une crise nouvelle. Je me hâte de fermer ma lettre.)

LETTRE XCIII.

LE MÊME AU MÊME.

Des Bruyères, 1787.

SUITE DU JOUNAL D'UN FOU.

Il semble que notre malheureux ami soit destiné à traverser toutes les phases de la folie. Son dernier accès a été signalé par une bizarrerie qui m'afflige d'autant plus qu'elle est étrangère au délire d'amour qui a troublé sa raison; cette fois le désordre était tout en-

tier dans sa tête : ce qu'il y a de vraiment extraordinaire, c'est que dans les pages suivantes, il fait preuve d'un genre d'érudition que je ne lui soupçonnais pas : serait-il vrai, comme je vous l'ai souvent entendu dire, que cette même affection cérébrale qui nous fait perdre des connaissances acquises, peut quelquefois en développer en nous de nouvelles ?

Quoi qu'il en soit, je connaissais à Anatole tous les dons naturels que le cœur d'un homme peut renfermer, et les plus brillantes facultés de l'esprit ; mais j'ignorais complètement qu'il eût eu le temps ou la patience de converser avec les vieux livres, et qu'il fût érudit.

J'ai lieu de croire qu'un bouquin

poudreux, laissé par hasard sur la cheminée de sa chambre à coucher, a fait naître chez lui la série de pensées tristement bouffonnes, dont vous trouverez l'empreinte dans les feuilles que je vous envoie. C'était un livre ascétique de sainte Thérèse, intitulé *la Tour divine*. Anatole passa toute la journée d'hier à lire attentivement ce volume. Je ne jugeai point convenable de le troubler. Cette lecture me semblait plutôt une occupation machinale, qu'un travail de l'esprit, et je me félicitais de voir sa pensée, en se fixant sur un objet, reprendre un peu de calme.

A la fin de ce traité mystique, se trouve une liste fort longue des écrivains ecclésiastiques qui ont traité le

même sujet que sainte Thérèse : ce fut là, autant qu'il m'est permis de le présumer, ce qui attira spécialement les regards et causa la méditation de notre pauvre ami.

La voici telle qu'il l'a écrite [1].

[1] Cette partie de l'Histoire d'un Fou est littéralement historique.

CONVERSATION

AVEC LES IMMORTELS.

« Ah! vous voilà; vous sortez de vos tombeaux; les catacombes littéraires s'ouvrent. Pauvres immortels, que vous avez dormi long-temps! vos contemporains vous encensaient; que de louanges! que de vanité! que de fumée! conquérans d'une gloire éternelle.... plus inconnus que le plus humble artisan de nos villages!

» Mais je veux lier conversation avec vous.... Sortez donc de la poudre érudite, momies ensevelies sur vos propres

cendres! Controversistes, annotateurs et annotateurs des annotateurs! grands hommes.... je vous évoque.... paraissez.... Les voilà!...

» Je savais bien que ma puissance intellectuelle triompherait de leur sommeil, et que je parviendrais à réveiller leurs fantômes. Je les ai vus tous rangés en bataillons poudreux; in-folio, in-quarto, in-douze, chargés des honneurs de leur siècle et de l'oubli des siècles. Du sommet de chaque volume s'échappait une tête, ou chauve, ou chevelue, blonde, grise, chenue, chargée d'un mortier, d'un capuchon, d'un froc; tous les costumes du monde étaient là, devant moi, et mille voix criaient : « Ma gloire, mon immortalité! moi! moi! moi!

» — Qui vous?

» — Nous sommes immortels! je suis immortel!

» — Je suis immortel!

» — Honneur à mon génie! gloire à » ma plume! que la postérité me vé- » nère!

» — Vous parlez trop haut et trop » vite. Attendez, chacun aura son » tour. Que vos immortalités veuillent » bien procéder par ordre. Çà, qui es- » tu, toi?

» — Je suis *Jérôme Tolbius*, *Gretserus*, » *Swertius*, *Magirus Bucholcerus*, *Mel-*

» *chior Adam*, *Jean Bullart*, le grand
» *Poccianti*; je suis *Jason Denores*,
» *Spizelius*, *Obert Gifanius*, *Chris-*
» *tophe Laudicus*; je suis *Bochius*,
» *Jean Rhodius*, *Pierre Scavenius*,
» *Flaccus Blondus* et *Balthazar Boni-*
» *facé*; je suis le docte *Baudius*, et
» l'érudit *Gaspar Barthius* et l'admi-
» rable *père Goulu!*

» — Et tous immortels!

» — Immortels! immortels!

» — Si j'en connais pas un, je veux être pendu.

» — Quoi! tu ne savais pas que le
» *doux Bochius*, prince de la poé-
» sie, a mérité le titre de Virgile II,

» suivant *Valère André*, à la page 141
» de sa Bibliothèque Belgique! » »

» Je fis signe que non : alors tous ces grands hommes se mirent à crier à la fois : « Haro sur l'ignorant! ne connais-
» tu pas non plus *Bernardin Ochin*,
» *Sixtinus Amama*, *Joachim West-*
» *phale?* La couronne de *Heshushius*
» et de *Schlupelbergius* est-elle flétrie
» à tes yeux? N'as-tu pas entendu par-
» ler de *Robert Holkot*, *Augustin Ni-*
» *plius*, le père *Terillus*, *Fruterius* et
» *Nevizan* ? Faudra-t-il te nommer
» *Jean Daurat*, *Blondel* l'universel,
» *Blondellus*, *Campanella* et le mi-
» raculeux *Jean Gayet*, et *Galeoltus*
» *Karisbergius di Hasni.*

» — Mais, non, Messieurs; non, de

» par tous les diables, personne au-
» jourd'hui ne se doute que vous ayez
» été.

» — Impossible, reprit vivement un
» in-folio ; je suis *Galeoltus Karisber-*
» *gius de Hasni*. Je suis vieux ; mais
» le génie n'a point d'âge. Le célèbre
» *Philippe Canonheri*, le grand *Olaüs*
» *Borrichius*, le spirituel *Paganinus*
» *Gaudrutius*, ne parlent que de moi
» dans leurs ouvrages.

» — Que leur destinée vous console;
» on ne pense pas plus à eux qu'à
» vous.

» — Et moi, moi, le grand Blondel,
» qu'*Etienne de Courcelles* nomma un
» prodige de mémoire, un foudre d'é-

» loquence, l'esprit le plus pénétrant
» de l'univers ?

» — Et moi, l'une *des immortelles*
» *gloires du règne de Charles IX*,
» moi *Jean Daurat*, dont *Papyre Mas-*
» *son a fait l'éloge !*

» — Prodiges, merveilles, astres
» de votre temps, votre temps est
» passé.

» — Quant à moi, s'écria un gros doc-
» teur de Sorbonne, je ne crains rien
» de pareil. Ma gloire est écrite en ca-
» ractères célestes. J'ai imprimé contre
» les hérétiques la *Fournaise ardente*
» *pour évaporer les eaux de Siloë et*
» *corroborer le feu du purgatoire.* Vous
» reconnaissez le grand *Cayet*, l'oracle

» de toutes les langues, comme disait » l'élégant *Antoine Delaval*, en son » *Dessein des Professions nobles*, à la » page 322. »

» Je me trouvais en face de tous ces amours-propres furieux, auxquels je répondais tour à tour : « Non, vous » n'êtes pas immortels; vos contempo- » rains ont eu beau vous flatter, vous » êtes oubliés, très-oubliés; vous re- » posez comme les rois d'Égypte dans » leurs pyramides, au sein de quelques » catalogues mortuaires que des savans » infatigables ont préparés pour nous. » Mais vous êtes pour le reste du monde » comme si vous n'aviez pas existé. » Vous avez beau secouer vos bannière- » res, sur lesquelles je lis les régions qui » vous ont vus naître. *Gamurrini, Pierre*

» *Betussi*, grands Italiens, l'univers ne » s'embarrasse pas de vous.

» — Mais moi, *Stephano Guazzo!*

» — Inconnu! »

» Un petit homme bien paré s'approcha de moi d'un air pédant et écervelé qui tenait du grammairien et du poëte.

« Je suis le Béni : eh bien! *la* » *Crusca* se débat-elle encore? Ai-je » assez convaincu ses académiciens » d'ignorance ? Le grand *Baillet* a eu » tout-à-fait raison de me promettre » une place dans l'avenir, comme au » défenseur de la langue italienne. *To-* » *masini* m'a aussi rendu justice, en » disant que j'étais connu du monde

» entier, ainsi que vous le verrez en » son premier éloge, page ....

» — Bon Dieu ! l'ami, ne triomphez » pas si fièrement; la *Crusca* est ou- » bliée; votre nom l'est davantage...

» — *Per Bacco!* interrompit un » cardinal petit-maître ! comment cela » ne serait-il pas? il faut être comme » moi, poëte et philosophe pour vivre » toujours. Les ouvrages qu'on n'ou- » blie pas, ce sont, par exemple, » mes *Discours Azolains*. Vous savez » qu'on en a fait cinq éditions; on » n'a parlé que de mes livres, ils » étaient dans le boudoir de toutes » les femmes. Ah çà ! je vais les réim- » primer; que vous semble de l'entre- » prise?.... »

» .... Pour toute réponse je lui tournai le dos, quand un autre s'approcha de moi. C'était un gros homme, aux sourcils épais et noirs, à la barbe grise, que suivait un petit chien noir et blanc.

« A ce petit chien seulement vous » auriez dû me reconnaître ; l'uni- » vers s'est occupé de mon chien. » J'avais, de mon temps, la réputa- » tion d'être un si grand homme, » qu'on voulait absolument que ce » petit chien fût le diable. C'est ce » que mon domestique Wyer, à qui » j'appris le latin, a eu soin de con- » signer dans ses Mémoires. S'il faut, » après cela, vous décliner mon nom, » je suis *Cornelius Agrippa*.

» — Ah! oui; vous êtes ce fameux *Cor-*
» *nélius Agrippa* que l'on faillit brû-
» ler cinq ou six fois comme sorcier;
» auteur du traité de *Vanitate Scientia-*
» *rum;* supérieur à votre siècle, et
» pourtant oublié du nôtre, comme
» tous ces messieurs.

» A ces mots, prononcés avec hu-
meur, le concile littéraire devint un
théâtre de tumulte.

» Apaisez-vous! apaisez-vous! N'a-
» vez-vous pas joui, pendant votre
» vie, de la renommée qui vous re-
» venait? la postérité est juste.

» — Ah! ah! ah! s'écria un jeune
» homme, vêtu à la Louis XIV, et qui

» se barbouillait le nez de tabac; mes » pauvres auteurs, il faudra que je » mette en sonnets la gloire de vos » mésaventures et les mésaventures de » votre gloire : ce sera curieux !

» — Je te connais, beau masque : » tu t'appelles *Benserade ;* si je m'en » souviens , tu étais un bel es- » prit.

» — Qui en douterait ? j'ai, comme » l'a très-bien dit Perrault, ajouté un » nouveau genre à la poésie antique, » et Pélisson, en me décernant la » palme immortelle que j'ai méritée, » m'appelle *l'égal des anciens*, *sans* » *être leur imitateur.* Eh bien ! mon » cher ! mes rondeaux sont-ils tou- » jours lus ? Que préférez-vous, de

» *Job* ou d'*Uranie ?* Vous vous taisez ;
» je vois que vous êtes *uranien :* c'est
» cependant le parti du mauvais
» goût... Cette pédante duchesse de
» Longueville tenait aussi pour les
» *uraniens* contre le prince de Con-
» dé. »

(Ici, comme fatigué d'avoir conduit pendant long-temps, dans une direction presque conforme aux lois de la raison, le fil de sa pensée errante, notre ami a, tout-à-coup interrompu sa prosopopée érudite, et dessiné, sur un feuillet blanc, plusieurs têtes de docteurs environnées d'une auréole; il a écrit ensuite au sommet d'une page blanche, en caractères d'une dimension énorme, le mot

GLOIRE

et continué à la page suivante.)

« Allons, défile devant moi, bon *Philippe Bérauld;* prouve-moi par témoins que tu as dépassé, en fait de génie, les facultés humaines, et cite, pour me convaincre, une phrase où Érasme, le Voltaire des théologiens, te donnait l'immortalité.

» Montre-toi, *Gaspard Barthuis*, suivi d'un immense tombereau chargé de livres et portant cette inscription de Bayle : « L'imagination est étonnée » du grand nombre de ses ouvrages. » Je ne sais si ceux qui blanchissent » dans la poudre d'un greffe ont écrit » autant que lui... » Et ces mots plus magnifiques encore de Scaliger : « *Il* » *est né un génie pour l'immortalité ;* » *c'est Bathuis.* »

» O mes amis, rions de l'immortalité de *Philippe Bérauld!* rions du sublime génie de *Bathuis* et de la pompeuse formule employée par le grammairien *della Scala*.....

Mais une bande d'écrivains anglais, commandée par un nommé *Sackville* et le grand *John Lily*, s'approche de moi fièrement. *Sidney*, auteur de l'*Arcadie*, sort des rangs pour aller donner la main à l'auteur français de l'*Astrée*. Tous deux également vantés de leur temps, sont tombés dans une obscurité semblable. Je vois passer devant moi *Jean Wallis*, *Guillaume de Malmesbury*, *Cambrensis*, poëte, historien, savant et philologue; le fameux *Reboul*, qui paya les pasquinades de sa vie et qui fut décapité à Rome; *G. Bigot*, le *roi des philosophes; Théodore Gaza*,

Jean Camerarius, *Joseph d'Exeter*, *Barclai*, si célèbre dans son temps, que les femmes même se disputaient la gloire d'avoir lu ses œuvres, et pourtant l'originalité, l'audace de sa pensée, n'ont pu le garantir de l'obscurité fatale où il est plongé. Foule illustre, vous êtes engloutie dans le même oubli : la littérature, comme l'Océan, a renouvelé mille fois ses vagues depuis votre mort !

. . . . . .

» Vont-ils me tuer? Quelle fureur respire dans leurs regards ! J'aperçois dans un coin *Scioppius*, le chien de la grammaire, tout prêt à me lancer à la tête un de ces in-folio que l'infaillible pape Urbain VII décora d'un beau bref, *au roi des érudits*. Je vais essayer

les forces de mon éloquence, et tâcher de calmer leur courroux.

» Messieurs, grands hommes, génies sublimes, magnifiques écrivains, je n'ai pas eu la pensée de rabaisser vos sublimités. Loin de moi l'idée téméraire de récuser vos titres de gloire ! Je sais tout le mal que la plupart d'entre vous se sont donné pour atteindre l'immortalité. *Castellan* que voici ne buvait ni ne mangeait : il s'enveloppait la tête d'une vieille couverture, dormait trois heures, et se remettait au travail. *Scioppius* a fait de même pendant plus de quarante années. Vous avez tous construit, en votre honneur, des pyramides de livres. Hélas ! je vous cite des faits : ces monumens sont en ruines : on ne lit plus même *Jean*

Bodin, homme d'esprit et d'érudition, que l'on a long-temps regardé comme un ange plutôt que comme un homme; encore moins le célèbre *John Lily*, le *Sans-Pareil* (*the Unparalleled*), ni *Siméon de Burham*, ni *Benoît de Saint-Pétersbourg*, ni *Jean Hanvil de Saint-Alban*....

» Le haro devient général...

» — C'est fort bien, reprit aigrement un poëte italien que je reconnus pour être le cavalier Marin; » mais enfin, Monsieur, l'immortalité » n'est pas une chimère. Indiquez-nous, vous qui vous montrez si » difficile, les moyens de l'acquérir » ou de la conquérir. Quoi! il ne reste » plus un seul souvenir des écrivains » des siècles passés?

» — Je te réponds à toi qui sembles parler raison. Eh bien ! sage rimeur, apprends que toutes les immortalités nuisibles ou inutiles aux hommes sont nulles. Venez pour apprendre à ces pédans ce que c'est que la véritable gloire : Grotius, restaurateur du droit politique ; Montaigne, observateur si vrai ; Dante, qui a stigmatisé dans ton Enfer les crimes d'un temps barbare ! vous, lumières du monde, à qui nous devons le sort moins affreux de nos enfans et de nos femmes ; génies qui avez dominé par la pensée, et laissé aux pédans le soin de la phrase et le choix de la citation ! Et vous, théologiens subtils, scolastiques armés d'argumens, immortels d'un jour, d'une heure, allez retombez dans le néant qui vous appartient !

» Attendez.... Qui êtes-vous, mon
» révérend père? sous cet habit de
» moine votre démarche a de la grâce;
» vous parlez en vous écoutant, mais
» votre voix est si douce.....

» — J'aurais tort d'attacher beaucoup
» de prix à une célébrité acquise par
» trop de malheurs. Vous voyez en
» moi Pierre Abélard. Ma lutte avec
» Bernard, l'Europe attentive à ma
» gloire, mon explication sur le mys-
» tère de la Trinité, l'explication qui
» la suivit; toute ma vie est trop
» connue pour que je vous en entre-
» tienne.

» — Abélard! toi que l'amour d'Hé-
» loïse a rendu célèbre à jamais! Amant
» malheureux! que je te presse sur

» mon cœur : tes seules amours font
» ta gloire. Viens me dire combien
» elle t'aimait, combien tu l'aimais....
» Comme moi.... »

(*Ici se termine le manuscrit ; les traces des larmes d'Anatole en ont effacé les derniers mots.*)

LETTRE XCIV.

LE MÊME AU MÊME.

Des Bruyères, ... 1787.

SUITE DES MÉMOIRES D'UN FOU.

A mesure que mon malheureux ami traçait ces pensées, tantôt empreintes d'une folie complète, tantôt de cette espèce de délire que l'on pourrait nommer la démence de la raison, il avait soin de disperser les fragmens de papier sur lesquels il avait écrit. Il

s'aperçut un jour que je me baissais pour ramasser un de ces morceaux, qu'il avait jeté avec dédain; il m'arracha ce papier qu'il mit en pièces : « Cela ne vaut rien, me dit-il, ce dé- » but est indigne de la cause que je » défends; c'est au jury de l'humanité, » c'est aux législateurs de toutes les » nations que je m'adresse. »

Alors, prenant une attitude grave, debout, au milieu de la chambre, la voix forte et accentuée, il me dicta ce que je vous transcris.

« Magistrats, vous voilà rassemblés dans cette enceinte pour me juger. Vous m'accusez d'un crime; je me défendrai, j'invoquerai la nature, et, d'un pôle à l'autre, je ferai retentir sa

voix terrible.... Je l'aimais, j'en étais aimé; c'est à ce titre que nous avons reçu l'existence; telle était notre destinée, nous l'avons remplie.

» Magistrats de tous les temps, bourreaux de tous les siècles, qui vous a donné le droit de l'arracher de mes bras? Pourquoi venez-vous jeter vos sceptres et vos tortures entre elle et moi?... Vous avez menti à votre conscience, vous avez outragé la nature; que sa malédiction retombe sur vos têtes!!!... Ordonnez seulement qu'elle paraisse, et vos yeux verseront des larmes de fer... Vous m'opposez les liens du sang!... Eh bien! oui... c'est mon épouse, c'est ma sœur!... J'unis, dans mes sentimens, tout ce que la tendresse fraternelle a de plus pur, tout ce que l'amour a de

plus ardent... — La mort à l'amant incestueux! la mort au séducteur de l'innocence!... Le ciel le condamne, la société l'accuse, et la loi le punit.... — Vos lois, votre honneur, votre justice... toutes jongleries de fripon... Hommes justes et sensibles, vous ne voulez que mon sang? hâtez-vous, ouvrez mes veines, désaltérez la soif qui vous dévore!... Après tout, le monde, la vie, la douleur, le plaisir, la mort, qu'est-ce?... Le coupable, c'est Dieu! et son crime est d'avoir fait éclore le monde... On veut que je t'adore, toi qui créas les hommes pour se tourmenter, pour se haïr... toi qui laisses le crime en paix et persécutes l'innocence... on veut que je t'adore!... Je ne suis pas ingrat, mais quel bienfait ai-je reçu de toi? l'existence... qui te l'a de-

mandée?... qui t'a dit que j'en voulusse... Le patient sur la roue a-t-il choisi son supplice?... Tiens, voilà le cas que je fais de ton présent... »

(En prononçant ces mots, l'infortuné s'armait de tout ce qu'il trouvait sous sa main, et se serait tué cent fois si je n'avais surveillé tous ses mouvemens. Devenu plus tranquille, il me regarda quelques momens en silence, et voyant que je pleurais....)

« Tu pleures aussi, tout le monde pleure... Chut... écoute... entends-tu les plaintes du monstre?... c'est l'univers... « *Je me dévore, je vis de mes ruines, je me nourris de ma destruction.* » De quoi te plains-tu? C'est ton existence que la mort... ton état per-

manent, celui vers lequel tendent toutes choses; c'est le néant, seul il est réel, seul il est durable... Ne vois-tu pas que la vie est un état contre nature...Taisez-vous; donnez-moi le bonnet de docteur, car je parle aux philosophes... »

A ces déclamations effrénées succédaient les éclats d'une joie plus effrayante : il riait, il chantait, et tout-à-coup se croyant transporté au fond des Indes, il voulait aller à la pagode où l'attendait Laméa.

J'ai observé que c'est le seul nom propre dont il se soit souvenu jusqu'à ce moment. Le docteur à qui j'ai fait part de cette remarque, pense que le nom de Cécile, que j'ai toujours évité de prononcer devant lui, pourrait pro-

duire, dans ses idées, une révolution salutaire; je ne le crois pas.... j'essaierai pourtant.

Croirez-vous, mon cher Victor, que je me reproche quelquefois les vœux que je forme pour la guérison d'un ami si tendrement aimé. Quand je songe à quel supplice le rendrait le retour de sa raison, hélas! j'aurais à lui rendre compte d'un nouveau malheur; son vieux père a cessé de vivre; madame de Neuville vient de m'en donner la triste nouvelle.

LETTRE XCV.

LE MÊME AU MÊME.

Des Bruyères, ... 1787.

SUITE DES MÉMOIRES D'UN FOU.

L'ESSAI que j'ai tenté n'a pas été infructueux, mais je tremble qu'il n'ait produit un effet contraire à celui que les médecins en espéraient : le nom de Cécile, prononcé par moi dans un moment où Anatole gémissait de l'avoir oublié, en ramenant sur un seul objet

toutes ses idées en désordre, leur a donné ce caractère de fixité qui constitue la plus dangereuse des folies. Depuis ce moment, plus de fureur, plus de cris, plus de larmes; il a retrouvé le nom de Cécile; elle lui est rendue; il la voit; il cause avec elle; il écoute, et donne ensuite la réplique à des réponses imaginaires. Il s'est remis à écrire, et lui-même a tracé les bulletins de sa maladie dans les nouveaux fragmens que je vous envoie.

« Cécile! Cécile! Cécile !... nous voilà donc réunis..... Comment auraient-ils pu s'y opposer; n'avons-nous pas les ailes des anges?... tu en avais déjà la grâce et la beauté.... C'est toi ! c'est encore toi.... ah ! oui, c'est toujours toi; pose ta main sur mon cou; enlace

moi plus fortement, et prenons notre essor.... Quelle gloire ! quelle extase !...

» Tu as raison, Cécile.... il faut l'instruire de notre bonheur.... mais comment s'appelle-t-il ? N'importe, je me souviens que je l'aimais.... tu mettras l'adresse.

» Reviens vite, mon cher ami ; c'est demain ; je l'ai vue ;... elle m'a dit oui ; Cécile, entends-tu bien ? Cécile était au-dessus de moi... là, du côté de cette fenêtre d'où l'on découvre les bords rians et funestes de la Loire ; son corps, plus léger que l'iris, plus suave que la rose.... elle m'arrête ; son doigt placé sur la bouche, elle me recommande le silence.... mais pourquoi le silence ? tu sais tout, l'univers sait tout.... Ac-

cours, l'autel est paré;... tu tiendras toi-même sur la tête de la jeune fiancée le voile de plomb.... Je dois t'en prévenir, je crains un grand tumulte;.... tandis que nous serons au temple, si le tonnerre allait tomber.... quel sujet de rire!... l'église en ruines, le prêtre renversé, Cécile mourante.... Cécile! Cécile!... ils l'ont tuée... qui l'a tuée?...

Et neque jam color est mixto candore rubori.

(Ces bizarres, ces épouvantables paroles qu'il m'adressait, furent suivies de la citation suivante d'un ouvrage sur le tremblement de terre de Catane, par Rezzonico, qu'Anatole avait copiée tout entière.)

» On plaindra toujours ces malheu-

reux amans; ils devaient se marier le lendemain; mais à l'aurore de ce jour qui devait précéder celui de leur bonheur, l'inondation qui annonça le tremblement de terre, commence; l'habitation de la fiancée, de la belle Casima, est menacée par les vagues. Properce accourt, saisit celle qu'il aime, et veut la sauver. Chargé de son précieux fardeau, il essaie de le déposer sur une barque voisine du rivage; mais au même instant tout s'ébranle; la terre s'élève, et jette les deux amans réunis sur un des rescifs de Scylla. Properce a couvert, a garanti par la force de ses étreintes, le corps de celle qu'il aime: elle vit; elle le regarde; elle couvre son visage de larmes et de baisers.... Non, il est mort; plus d'espoir; ses bras si faibles entraînent vers le bord

de l'abîme les tristes restes de tout ce qu'elle aimait; elle les tient pressés contre sa poitrine, s'élance et s'engloutit avec eux dans l'abîme. »

A la suite de cette citation, une foule d'idées incohérentes, où les noms de Cécile et de Casima se trouvaient sans cesse confondus, s'agitaient sans liaison, et attestaient trop visiblement que la puissance de son unique pensée ne servait qu'à précipiter la ruine entière de sa raison.

Anatole avait écrit par *post-scriptum* au bas de cette lettre :

« Prends-moi dans tes bras, Casima; serre-moi sur ton sein... Entends-

tu la vague qui gronde? elle mouillera tes habits de noces. Ne crains rien, Cécile, du courage; je suis plus fort que la tempête. »

Vous croyez, mon cher frère, qu'un voyage à pied en Suisse, ou dans les Pyrénées, pourrait avoir une heureuse influence sur la santé d'Anatole, et qu'une grande fatigue de corps pourrait ramener le calme dans son ame; j'y avais pensé moi-même; mais depuis, j'ai acquis la malheureuse conviction que le moindre déplacement le rendrait furieux, et qu'il a besoin de la présence des objets matériels qui l'entourent pour ne pas se livrer à des transports frénétiques dont sa mort serait infailliblement la suite. Je n'attends plus

rien que du temps, de mes soins, et peut-être même des derniers excès de la passion funeste qui a bouleversé son être.

LETTRE XCVI.

LE MÊME AU MÊME.

Des Bruyères, 1787.

Quelle scène horrible, mon cher Victor, et, dans l'accablement où je suis, comment vous rendre compte d'un événement fatal que toute la prudence humaine ne pouvait prévoir et qui met en ce moment la vie d'Anatole dans le plus grand danger!

Avant-hier, plus calme que je ne l'avais vu depuis long-temps, il s'était couché de bonne heure ; on avait placé sur sa table une écritoire, des plumes, du papier ; il y avait tracé des phrases plus incohérentes, plus inintelligibles que jamais.... trois fois j'étais entré dans sa chambre : ses paroles n'avaient plus aucun sens distinct, il me sembla seulement que les mots *mariage*, *bonheur*, *fiançailles*, s'y représentaient plus fréquemment que de coutume, sans pourtant se rattacher à aucune idée suivie.

J'avais reçu le matin une lettre de madame de Neuville qui m'annonçait la prise d'habit de sa nièce. Instruite de la demence d'Anatole, elle avait abrégé le temps de son noviciat et ob-

tenu une dispense d'âge pour prononcer ses vœux : madame de Neuville me prévenait qu'elle se rendrait le lendemain à Blois pour assister à cette triste cérémonie, où elle devait pour la dernière fois tenir lieu de mère à la pauvre Cécile. Elle ne croyait pas avoir besoin de me recommander le secret avec son malheureux frère : on l'avait également caché à sa jeune amie, mademoiselle d'Amercour, qui avait tenté plusieurs fois d'aller rejoindre Cécile au couvent.

Après avoir passé une grande partie de la nuit dans les plus cruelles réflexions, j'avais succombé à la fatigue morale et physique de cette journée, et vers quatre heures du matin je m'étais profondément endormi.

Je suis éveillé par le bruit que fait Lambert en entrant violemment chez moi et en criant : *M. Anatole est parti ! M. Anatole s'est sauvé !...* Je me précipite dans sa chambre ; la fenêtre qui donne sur la forêt est ouverte, et un bout de corde qui tient encore au balcon ne me laisse point de doute qu'il n'ait pris ce chemin pour s'évader.... Qu'est-il devenu ? où le chercher ? Tandis que j'envoie Lambert prendre des informations au-dehors, je visite sa chambre, et en jetant les yeux sur sa table, je lis ces mots écrits avec beaucoup de recherche, sur une feuille de papier à tranche dorée. : « Le voilà donc arrivé ce jour de bonheur suprême.... Cécile est parée de sa robe nuptiale, ses yeux s'élèvent doucement vers les miens, et la félicité des anges

vient inonder mon cœur.... Elle m'attend à l'autel pour me proclamer à la face du ciel le plus heureux des hommes.... l'encens fume.... le prêtre entonne l'hymne sacrée.... encore un moment, un seul moment, je pourrai dire à toute la terre : *Elle m'appartient...*, Entendez-vous le son des cloches? c'est moi qu'elles appellent.... »

Il s'était interrompu à cet endroit, et tous ses vêtemens en désordre, jetés au milieu de sa chambre, annonçaient qu'il s'était revêtu à la hâte de ses plus beaux habits.

Lambert revient; son maître a été vu près du grand étang par un des bergers de la ferme à qui il a demandé le chemin de...; il est paré comme pour

une fête, il a un bouquet de bruyères au côté; le berger n'ayant pas voulu quitter son troupeau pour le suivre, il a repris sa course en se guidant sur le bruit des cloches qui sonnaient encore...

En rapprochant ces circonstances des dernières lignes qu'il avait tracées, je ne doutai plus qu'un inconcevable instinct n'eût dirigé ses pas vers les lieux où Cécile devait ce jour même consommer son sacrifice. Je monte à cheval et je vole après lui; j'arrive à la porte de l'église du couvent, où j'ai beaucoup de peine à pénétrer à travers la foule qui s'y trouve rassemblée. Je parviens cependant jusque dans l'enceinte du chœur réservée aux parens, et j'y trouve madame de Neuville à qui je fais part de mes vives inquiétudes. Depuis

près de deux heures qu'elle est dans ce lieu, elle n'a rien vu, et sans doute le malheureux Anatole, appelé par le son des cloches, est entré dans l'église de la paroisse. J'en avais eu l'idée, et j'avais chargé Lambert d'aller y prendre des informations, et de venir me rendre compte au couvent de ce qu'il pourrait apprendre.

Cependant la funèbre cérémonie était commencée; les prières préparatoires achevées, la porte intérieure du couvent s'ouvre, et Cécile, belle de la beauté des anges et parée de ses vêtemens de ville, entre conduite par l'abbesse et le prélat qui allait recevoir ses vœux : elle s'était approchée de sa tante, et lui demandait, pour se conformer aux rites, la permission de se séparer

à jamais du monde... Tout-à-coup un jeune homme s'élance dans l'église, renverse tout sur son passage, et avant que personne ait eu le temps de s'opposer à son action impétueuse, il entre dans le chœur, qu'il fait retentir de cris de joie à la vue de Cécile, vers laquelle il se précipite, et qu'il porte mourante sur les degrés de l'autel.

Comment vous peindre le trouble, la confusion répandus dans le sanctuaire ? Les religieuses s'enfuient épouvantées ; les prêtres invoquent la vengeance du ciel et de la terre contre l'impie, et je n'arrête un moment la fureur populaire qu'en montant sur ma chaise, et en criant de toutes mes forces : « C'est Anatole de Césane ; c'est l'oncle de la novice... Il a perdu la raison... » En disant ces mots je cours à

lui, et je veux l'entraîner hors de l'église; mais l'infortuné, qui ne me reconnaît pas, laisse tomber Cécile évanouie sur le marbre qu'elle ensanglante, et se saisissant d'un chandelier sur l'autel, vient pour m'en frapper; je détourne le coup, je le saisis dans mes bras. Aidé de quelques habitans et de Lambert qui m'a rejoint, je veux l'arracher du lieu saint; mais sa fureur redouble lorsqu'il s'aperçoit que les prêtres qui ont relevé Cécile la transportent dans l'intérieur du couvent, où ils se renferment avec elle. Une sorte de douleur frénétique s'empare d'Anatole: accablé par le nombre, il brave, il blesse, il renverse tout ce qui l'entoure, et je ne suis plus occupé qu'à le soustraire à la vengeance de la foule d'ennemis qu'il a si cruellement provo-

quée. Je détourne une partie des coups qui lui sont destinés, mais je ne puis empêcher qu'il ne soit atteint : son sang coule à grands flots; il tombe... La colère des assaillans se change en pitié, et ceux même qu'il avait blessés m'offrent leur secours pour le transporter aux Bruyères sur un brancard que l'on fabrique à la hâte.

Depuis cet affreux événement, le malheureux, couvert de blessures profondes, n'a point encore repris ses sens. Je ne puis croire que de tant de coups il ne s'en trouve pas un mortel; c'est cependant l'avis des hommes de l'art, et particulièrement d'un des plus habiles chirurgiens de France qui a mis le premier appareil sur ses blessures.

Vous ne serez pas surpris, mon cher Victor, que je n'accompagne mes dernières lettres d'aucune réflexion; il est des maux qu'il suffit de raconter pour les faire partager à ceux qui nous aiment.

LETTRE XCVII.

MADAME DE NEUVILLE A CHARLES D'ÉPIVAL.

Montfleury, ... 1787.

Je reviens du couvent où je n'ai pu obtenir la permission de voir ma nièce, quelque démarche que j'aie faite auprès de l'évêque : j'ai voulu faire valoir comme un droit, que la cérémonie de la prise de voile n'ayant pas été achevée, Cécile n'était que novice, et qu'en cette qualité elle pouvait encore ré-

clamer les soins d'une mère; on n'a point eu égard à mes vives sollicitations, et j'ai dû me borner à des conférences au parloir avec l'abbesse qui, en me rassurant hier sur la santé de cette malheureuse enfant, m'a déclaré qu'elle avait ce jour même pris l'habit de professe, et que dorénavant toute communication à l'intérieur lui était interdite. Il paraît qu'elle n'a été que très-légèrement blessée dans sa chute à l'église, et que l'état où elle a vu Anatole, loin d'ébranler sa résolution, l'a déterminée à se séparer pour jamais d'un monde où elle venait de voir s'éteindre la dernière lueur de l'espérance qui l'y attachait peut-être encore.

Comment un pareil spectacle n'au-

rait-il pas produit sur elle l'effet qu'il a produit sur moi-même ? Accablée comme elle sous le poids de tant de malheurs, non, mon cher Charles, je ne balancerais pas à suivre son exemple, si je ne tenais encore au monde par les sentimens que vous m'inspirez et dont vous êtes si digne.

Votre messager d'hier semble me préparer à la perte de mon frère. Hélas! elle est consommée et j'ai déjà pleuré sa mort.

LETTRE XCVIII.

CHARLES A MADAME DE NEUVILLE

Des Bruyères, ... 1787.

Accourez, ma tendre amie, pour être témoin d'un miracle.... Anatole a recouvré la raison.... Depuis deux jours j'en ai acquis la preuve, mais j'aurais craint en vous en prévenant plus tôt, de vous donner une fausse joie que sa présence aurait pu détruire... Venez, il vous attend, et c'est lui qui trace les derniers mots de ce billet....

« Viens, ma chère Émilie, viens encore une fois mêler tes larmes à celles de ton malheureux frère. »

LETTRE XCIX.

CHARLES A VICTOR.

Des Bruyères, ... 1787.

Qui m'eût dit, mon cher Victor, lorsque je fermais ma dernière lettre, où je vous rends compte d'un événement dont il me semblait impossible que la mort d'Anatole ne fût pas la suite; qui m'eût dit que j'aurais à vous annoncer vingt jours après, non-seulement la

guérison de son corps, mais le retour de sa raison ! Je ne cherche pas plus à m'expliquer dans cette circonstance l'excès de ma joie, que le prodige dont je viens d'être témoin : ce qui devait le tuer a conservé ses jours ; ce qui devait éterniser sa folie, lui a rendu son bon sens : ce sont des faits inconcevables, dont je suis heureusement forcé de reconnaître l'évidence.

Les coups les plus dangereux qu'Anatole ait reçus dans l'effroyable tumulte qu'il avait excité, avaient porté sur la tête ; la saignée fut le seul remède que l'habile docteur Marcet jugea à propos d'employer, mais il le réitéra si souvent, que pendant trois jours le malade épuisé n'a donné d'autre signe de vie, qu'une faible respiration que je

croyais toujours au moment de s'éteindre : une semaine entière s'était passée dans cette espèce de léthargie, pendant laquelle j'avais cependant observé que sa respiration s'élevait insensiblement, et que les yeux du mourant s'étaient plusieurs fois entr'ouverts.

Jeudi matin je m'étais assoupi sur une chaise longue, auprès de son lit, et je tenais ma main dans la sienne : je sens qu'il la presse, je m'éveille en sursaut : jugez de mon étonnement, ou plutôt de mon effroi; Anatole avait soulevé sa tête, et ses yeux étaient fixés sur moi avec l'expression la plus vraie du sentiment qu'il devait éprouver.

« Mon ami, me reconnais-tu? lui

dis – je en le pressant dans mes bras.

— Oui, Charles, répondit-il, et cette question me prouve que ce n'est point un long rêve que je viens d'achever. »

Le docteur entra au moment même et parut moins surpris que je ne l'avais été, de ce que j'appelais le miracle de son art.

« Je n'ai d'autre mérite, dit-il, que d'avoir mis la nature aux prises avec elle-même, et d'avoir profité de l'occasion pour éloigner le sang du cerveau où il portait le ravage ; mais, ajouta-t-il plus bas, ne nous pressons pas de chanter victoire, et faisons en

sorte que notre cher malade ne meure pas guéri... »

Puis s'adressant à Anatole qui voulait déjà multiplier les questions :

« Vous ne saurez rien, vous ne devez rien savoir, lui dit-il, sinon que vous avez été dangereusement malade de corps et d'ame, et que vous avez besoin de rentrer très-doucement à la vie, si vous ne voulez tomber au premier pas. »

Il fut donc convenu avec lui-même qu'il n'essaierait l'emploi de ses facultés intellectuelles, qu'à mesure qu'il rentrerait en possession de ses forces physiques :

« Songez, ajouta le docteur, que je

prescris pour quelques jours encore la diète et le silence absolus, et que c'est vous, M. Charles, qui répondez de sa soumission à ce régime. »

Le docteur m'avait inspiré tant de confiance, que je suivis son ordonnance de point en point, et que je passai quarante huit-heures au pied du lit d'Anatole, sans répondre autrement que par signe aux questions toujours plus raisonnables qu'il m'adressait. Depuis hier, j'ai obtenu la permission de m'assurer, dans un court entretien en présence du docteur et de madame de Neuville, que la guérison d'Anatole était complète. Ce qu'il y a de plus incompréhensible dans le mystère physiologique de sa résurrection, c'est qu'à l'exception de la scène du couvent,

nous l'avons trouvé instruit de tous les événemens qu'il n'a pu apprendre que pendant sa démence : il sait que son père est mort, que Cécile est religieuse, et que la connaissance de l'état où il était réduit a pu seule la déterminer à mettre entre eux une barrière éternelle.

S'il est vrai, comme il le dit, qu'il ait été rappelé à la vie et à la raison par le besoin de sentir tout son malheur, sa convalescence sera longue et la raison qu'il a recouvrée ne sera désormais pour lui que la conscience de ses maux.

LETTRE C.

LE MÊME AU MÊME.

Des Bruyères, le .....

La noire mélancolie dans laquelle Anatole est tombée est si loin d'être, comme vous paraissez le croire, mon cher Victor, la conséquence ou la continuation de la maladie mentale qu'il a éprouvée, qu'elle est produite, au contraire, par l'effort de sa raison qui n'ad-

met aucune des illusions de l'espérance; il touche à peine à sa trentième année, et les jours si nombreux dont la nature le menace encore ne lui présentent que l'image prolongée de la fatigue et du désespoir.

J'essaie quelquefois de le réconcilier avec sa destinée, et de lui prouver contre ma propre conviction qu'il n'est point d'éternelles douleurs; il m'arriva d'invoquer à ce sujet le précepte et l'exemple de Sénèque, du philosophe qu'il préfère à tous les autres :

« Je vois bien, me répondit-il, que Sénèque a consolé ses disciples et ses valets, mais je ne vois personne qui ait consolé Sénèque. » Quand je veux lui

montrer le temps comme un infaillible consolateur :

« Aussi tu vois que j'attends, me dit-il, avec un calme dont je puis seul apprécier la violence. »

Il a lu la dernière lettre que vous m'avez écrite, dans laquelle vous insistez sur la nécessité de mon voyage à Rennes.

« Je sais trop bien, me dit-il, quels obstacles se sont opposés jusqu'ici à ton départ; mais ils n'existent plus, et tu peux te séparer de moi sans inquiétude, pendant quelques jours.

» — Je serais plus tranquille et plus heureux, lui répondis-je, si tu consentais à m'accompagner....

» — Tu vois, reprit-il en me conduisant sur la partie la plus relevée de la terrasse où nous nous promenions; tu vois à l'horizon cette pointe de clocher qui s'élève au-dessus des arbres; c'est là qu'elle habite, c'est là que je l'ai condamnée à pleurer et à mourir.... Aucune puissance de la terre, pas même l'amitié, ne pourrait me déterminer à mettre entre ce couvent et moi une distance que mon œil ne pourrait franchir : cette vue est un supplice intolérable, mais ce supplice est une nécessité de mon existence, et je n'ai qu'un moyen de m'y soustraire. »

L'expression qu'il mit à ces derniers mots me révélait suffisamment sa pensée; j'en pris occasion de lui exprimer mon refus de le quitter dans la disposition d'esprit où je le voyais.

« Pars sans crainte, mon cher Charles, me dit-il en me serrant affectueusement la main; si je ne parviens pas à triompher de ce dégoût de la vie, contre lequel mon amitié lutte avec tant de courage, je te renouvelle aujourd'hui l'assurance de ne disposer de ma vie qu'avec ton consentement; j'instruirai mon procès, ajouta-t-il avec un sourire douloureux, et tu prononceras l'arrêt. »

J'ai reçu sa parole et j'y compte; dans

trois jours je serai près de vous ; faites en sorte, je vous prie, mon cher Victor, que je puisse être de retour ici le 1^er^ ou le 2 du mois prochain.

LETTRE CI.

ANATOLE A CHARLES.

Des Bruyères, le .... 1787.

Je t'ai promis, Charles, de te rendre un compte fidèle de mes sentimens, ou plutôt de mes sensations pendant ton absence; je t'ai promis d'employer tout ce qui me reste de force et de courage, sinon pour réédifier ma vie, du moins pour en étayer les ruines.

Eh bien ! je suis découragé par mes premiers efforts ; que puis-je attendre de moi ? l'amitié est à charge à mon cœur ; le croiras-tu ? je t'ai vu partir avec une odieuse joie !... J'ai souri à l'idée de notre séparation ?... j'allais être seul. Mon ami, la mesure est comblée.... je n'y puis plus tenir ; ne crains rien, je tiendrai mes sermens, mais je forcerai ta pitié à me les rendre ; il te suffira de me revoir : si je rencontre mon image, je me fais horreur ; je ne suis qu'un débris, qu'un fantôme ; mes yeux, brûlés par les larmes, se refusent à la lumière comme au repos ; mes traits sont défigurés ; ma voix n'articule que des accens confus : toute pensée, tout sentiment est éteint en moi, excepté cette pensée unique, ce

sentiment inaltérable, impérieux, qui me répète à chaque pulsation de mon cœur : Anatole, il est temps de mourir.

Le jour, enfermé dans la chambre qui fut un moment la *sienne*, immobile devant son portrait, je nourris mon désespoir du souvenir de mon bonheur. La nuit j'erre dans la forêt ; j'approche de ces murs de fer qu'elle habite ; j'en parcours en frémissant l'étendue, et je suis prêt à briser ma tête contre ces pierres moins inexorables que ma destinée.

C'est à toi, mon cher Charles, à toi, le plus vertueux des hommes et le meilleur des amis, de décider si je dois

continuer à traîner mes jours au milieu des plus affreuses tortures, ou s'il ne doit pas m'être permis d'en rejeter l'intolérable fardeau.

LETTRE CII.

CHARLES A ANATOLE.

De Rennes, le .....

Tu me connais, tu n'attends pas de moi des conseils pusillanimes ou intéressés. Quand la vie est sans espérance, il faut en sortir; quand nous ne pouvons accorder l'existence et la vertu, c'est dans la mort qu'il faut chercher un asile. Tu sais si je marchandai tes jours lorsqu'il s'agissait de prévenir une faute dont je prévoyais les suites :

les droits de l'infortune ne sont pas moins incontestables que ceux de l'honneur.

Loin donc de chercher à te détourner du projet que tu médites, par ces lieux communs d'une vaine morale dont l'homme heureux peut seul être dupe, je prêterai l'oreille à tes discours; tu me prouveras, d'une manière plausible, que tu ne peux désormais prétendre à aucun plaisir, à aucun repos sur la terre, que cette existence qui te pèse n'est utile à personne, que la société n'a aucun compte à te demander de l'action que tu vas commettre, qu'aucun autre enfin n'a de droit sur la vie dont tu disposes : je te répondrai avec bonne foi; tu m'écouteras avec attention, et je te laisse-

rai le maître de prononcer dans ta propre cause; mais songe que tu n'as pas encore abordé la question, et que tu as besoin de recueillir tes idées. Ta lettre est celle d'un homme ordinaire, qui succombe dans le malheur; j'attends celle d'un sage qui lutte jusqu'au dernier moment. Jusqu'à présent tu ne ressembles encore qu'à cet habitant de l'Ohio, qui, voyant se coucher le soleil, s'imagine que l'astre du jour ne reparaîtra jamais. Je te demande des pensées plus graves, des raisonnemens plus sévères, cette force et cette évidence de preuves qui doivent précéder et déterminer une pareille action. Meurs s'il le faut; mais que la mort soit celle d'un homme : discutons-en froidement la nécessité; quelques doutes s'élèvent encore dans mon esprit

ou peut-être dans mon cœur; détruis-les, et justifie, aux yeux de la sagesse même, le parti que tu prendras alors, et dont tant d'hommes vertueux ont laissé de mémorables exemples.

Au nombre des raisons qui pourraient te retenir à la vie, je te permets de ne compter pour rien le plus ancien serment de notre amitié, celui de ne pas survivre l'un à l'autre; dans la circonstance actuelle il n'engage que moi, et je ne t'en parle ici que parce que tu parais l'avoir oublié dans la dernière phrase de ta lettre. Songe, Anatole, à respecter les droits de l'amitié comme je respecte ceux de l'amour.

LETTRE CIII.

ANATOLE A CHARLES.

Aux Bruyères, ... 1787.

Raisonnons puisque tu le veux; ne laissons pas croire au monde et peut-être à toi-même qu'un retour de démence ait marqué la dernière action de ma vie. Dans l'appréciation des motifs qui me déterminent, je veux même écarter pour un moment une pensée désespérante contre laquelle

viendraient trop aisément se briser tous les principes de la sagesse et tous les argumens de la philosophie. Je ne prononcerai pas le nom de Cécile ; j'envisagerai sa perte comme un arrêt du sort, auquel je me résigne, et dont je dois subir les conséquences. C'est de sang-froid que j'embrasse la détermination de ne plus être ; c'est avec calme que je veux en discuter avec toi les motifs.

Tu pourrais être tenté, ne fût-ce que pour gagner du temps, de reprendre *ab ovo* la question générale du suicide, et de te servir contre moi, dans cette discussion, des armes prises dans l'arsenal de Jean-Jacques : c'est un soin que je veux t'épargner, en te citant mot pour mot la lettre d'un au-

teur de ta connaissance qui m'écrivait aux Indes, il y a quelques années :

« Je suis de ton avis ; Saint-Preux a mille fois raison contre lord Édouard, et il s'en faut de beaucoup qu'il ait épuisé tous les argumens favorables à l'opinion qu'il défend.

» Mourir plus tôt ou plus tard n'est rien ; bien ou mal mourir, voilà la chose importante : bien mourir, c'est se soustraire au danger de vivre mal ; car la fortune et les passions qui peuvent tout sur l'homme qui existe encore, ne peuvent rien sur celui qui sait mourir à temps.... De quel droit se plaint-on de la vie ? c'est un spectacle *gratis* où l'on ne retient personne ; vous vous y plaisez, restez-y ; la pièce vous en-

nuie, sortez de la salle. Si c'est une faiblesse de mourir parce qu'on souffre, c'est une folie de vivre pour souffrir; plus nous vieillissons, plus nous tenons à la vie; nous sommes alors d'anciens locataires familiarisés avec l'incommodité de notre demeure; nous sentons que nous sommes mal, mais nous craignons d'être pis. La frayeur du moribond calomnie le ciel; est-ce un bon père ou un tyran farouche qui l'attend au retour de son pélerinage?

» En quoi la mort diffère-t-elle de la vie? La nature n'est qu'une succession continuelle de naissances et de trépas: les corps composés se dissolvent: les corps dissous se recomposent; c'est dans ce cercle infini que s'ac-

complissent les travaux de l'éternel architecte.

» Tout ce qu'on a dit pour l'inoculation peut s'appliquer au suicide, avec cette différence en faveur de ce dernier, qu'il n'est plus question de probabilités, mais de certitude : il est possible que je n'aie jamais la petite-vérole; mais il est bien certain que je dois mourir; en obéissant un peu plus tôt, un peu plus tard à cette nécessité, je ne change rien à l'ordre irrévocablement établi, et je ne m'arroge d'autre droit que celui de choisir l'instant, le lieu, le cas où je dois mourir.

» J'ai contracté une dette, il me convient de m'acquitter avant l'expiration du délai que j'ai obtenu. Mon créan-

cier peut-il me contraindre à rester son débiteur? Que d'objections puériles on entasse contre une proposition si simple!

» *Vous ne pouvez*, me dit-on, *disposer d'une vie que vous ne vous êtes pas donnée.*

» A ce compte, je ne puis invoquer contre la maladie les secours de la médecine; car je ne me la suis pas donnée.

» *Vous vous révoltez contre les puissances divines, et vous contrariez les lois de la nature.*

» Si le principe qui m'anime est indestructible, je n'échappe pas à la puissance de Dieu en changeant de

forme; si mon être, par malheur, n'est que le résultat d'une organisation fortuite et matérielle, j'exerce sur moi le droit que l'homme a sur la matière, celui de la modifier sans la détruire.

» *Vous vous devez à la société, à votre famille.*

» Le contrat qui me lie à la société est un engagement volontaire; quand je renonce à mes droits elle perd sur moi les siens, et quant aux obligations envers ma famille, comme il est possible qu'elles entrent, comme raisons déterminantes du parti auquel je m'arrête, elles ne peuvent avoir plus de poids pour le combattre que pour le motiver.

» De longues réflexions, des lectu-

res approfondies doivent nous familiariser avec cet aspect du tombeau qui effraie le vulgaire ; qu'a de terrible l'idée de la mort? demande-le au plus éloquent défenseur de l'humanité [1]. Rien : ce sont les pompes de la mort qui nous ébranlent ; tous les jours nous mourons; chaque soir amène la nuit et nous enlève une portion de notre existence, que notre orgueil croit nécessaire à celle du monde. «Où que votre dernier jour finit, dit Montaigne, elle y est toute; ce dernier jour ne confère pas plus la mort que ne font les autres jours; le dernier pas ne fait pas la lassitude, il la déclare. »

Voilà, mon ami, ce que tu pensais, ce

[1] J.-J. Rousseau.

que tu écrivais, aux plus beaux jours de notre jeunesse, sur la question qui nous occupe en ce moment, et tu ne saurais me contester que le droit d'en faire aujourd'hui l'application sur moi-même: en auras-tu le courage?

Tu sais quels maux ont brisé mon cœur et flétri ma raison; mon ame est sortie déchirée d'une lutte inégale contre l'infortune : elle est désormais sans énergie pour le bien, sans ressort pour la vertu. De quelle résolution généreuse pourrais-je être capable? A quelle action honorable oserais-je prétendre? Je te l'avoue avec honte et douleur, je me familiarise avec cette pensée que rien de noble et de généreux ne peut plus germer dans mon sein. Ce sont les regrets, et non les remords qui me déchirent; je

désespère de tout, et surtout de moi-même. Dans cet état, ce n'est point la lassitude de vivre que j'éprouve, c'est le désir d'échapper au vice, peut-être même au crime. Sais-je où s'arrêterait cette profonde insouciance pour le bien qui s'est emparée de moi-même ?

Crois-moi donc, pour celui dont le cœur se sent fermé à toutes les affections honnêtes, l'heure de la mort a sonné.

J'ai épuisé la somme des sensations que la nature peut donner à une ame humaine ; j'ai bu jusqu'à la lie la coupe que le sort m'a présentée. Ce patrimoine d'existence que chaque homme apporte en naissant, je l'ai dépensé avant l'âge.

J'ai goûté les plaisirs célestes de l'amour et de l'amitié; j'ai passé honorablement, avec toi, par toutes les épreuves de la plus longue vie : au-delà du terme que j'atteins, je ne trouverais plus que déserts, horreur, épouvante, et peut-être.....

Toute la philosophie morale, tu me l'as dit cent fois, est comprise dans ce précepte : « Occuper avec honneur le poste que la Providence nous a confié, et faire dans la situation où l'on se trouve placé tout le bien dont on est capable. »

Maintenant, dis-moi, à qui puis-je être utile? à quoi puis-je être bon? Les hommes me sont indifférens; l'arran-

gement social auquel ils se soumettent ne m'inspire que haine et mépris.

Que ferai-je et comment emploierai-je, si je consens à vivre, un reste de force et d'activité d'ame qui ne se manifeste que par le désir de mal faire?

Sais-tu bien, Charles, qu'entre le crime et moi je ne trouve plus que ton amitié; que chaque jour j'en suis moins digne, et que j'éprouve quelquefois l'affreux besoin d'y renoncer?

Après un tel aveu, oserais-tu me conseiller de vivre? Tu l'oses cependant quand tu me rappelles le serment par lequel nous nous sommes liés à une époque où nous pouvions mettre

en commun toutes les chances de la vie, sûrs que nous croyions être de n'avoir à partager que d'innocens plaisirs ou d'honorables malheurs.

Tout est changé entre nous ; Charles est resté le plus vertueux des hommes, Anatole en est devenu le plus coupable ; tu es l'honneur de ta famille, je suis le fléau de la mienne ; tu fais le bonheur de tous ceux qui t'aiment, j'ai causé la ruine de tous ceux qui m'ont aimé.

Dans cette situation désespérée, tu conviens que la mort est mon seul refuge, et cependant tu me condamnes à l'opprobre de la vie quand tu me fais pressentir que pour dernier crime je

frapperais un ami du coup qui doit m'atteindre.

Je n'ai plus rien à ajouter pour ma défense, et quelle que soit ta réponse, j'y lirai mon arrêt.

LETTRE CIV.

CHARLES A ANATOLE.

Rennes, ... 1787.

J'ai pesé chaque ligne de ta dernière lettre; elle n'est point dictée, comme la précédente, par cet horrible dégoût de soi-même, qui ne laisse à celui qui l'éprouve d'autre désir que celui de cesser d'être.

Tu envisages ta position avec di-

gnité ; « ton malheur est sans espoir, tu as perdu les moyens et la volonté d'être utile, et cette vie qui t'est à charge, n'est plus nécessaire à personne; il t'est permis de la quitter. » Je n'ai rien à objecter à des raisons fondées sur des principes qui sont les miens, comme tu as pris soin de me le rappeler dans ta lettre; après être convenu avec moi-même de la force et de la justesse de ton raisonnement, il me restait à examiner si la conséquence rigoureuse que tu en tires, était immédiatement applicable à ta situation personnelle.

Sur cette question décisive, je suis encore forcé de tomber d'accord avec toi, et telle est, à cet égard, la force de ma conviction, qu'en te rendant le mai-

tre de ta destinée, je consens à en séparer la mienne.....

J'allais fermer ma lettre; une inspiration subite élève dans mon esprit un doute qui ne peut être détruit qu'en présence de l'objet qui le fait naître. Pour le présenter dans toute sa force, il ne suffit pas que ma plume en soit l'organe.

Point d'impatience! je ne cherche pas à gagner du temps, et la lettre de Cécile, que je t'envoie, n'est pas de nature à te faire changer de résolution; il te sera facile de voir à quelle époque elle fut écrite, et de deviner pourquoi je ne te l'ai pas communiquée plus tôt.

Demain je pars de Rennes, mais je ne serai près de toi que dans huit jours.

LETTRE CV.

CÉCILE A ANATOLE.

De l'abbaye de Laguiche, ... 1787.

Je ne romps pas le serment que j'ai fait de ne plus vous écrire : ainsi que moi vous avez cessé d'être avant d'avoir perdu la vie, et ce dernier entretien est celui de deux ombres au fond de leur tombeau. C'est demain, cher Anatole, que je mets entre le monde et moi une barrière éternelle ;

jusque-là je vous appartiens encore, et je vous dois compte de tous les mouvemens de mon cœur : peut-être un jour ces caractères les retraceront-ils à votre raison : je n'en forme point le vœu, je sais trop à quel supplice je vous condamnerais, s'il était exaucé. Avec quel désespoir n'apprendriez-vous pas que si la douleur de la perte de ma mère m'a conduite aux pieds des autels, c'est l'amour seul qu'y m'y enchaîne; que j'ai choisi cet asile d'innocence et de paix pour y nourrir une ardeur sacrilége, pour y adorer votre image, pour y consacrer mes souvenirs !

Anatole, c'est ici qu'on sait aimer ! c'est ici qu'une ame insatiable d'amour en retrouve partout l'éternel aliment. Mon bien-aimé, je ne te quitterai plus !

Aucune autre image que la tienne ne viendra blesser mes regards. Dans le recueillement du jour, dans le silence des nuits tu me suivras partout ; ta seule pensée remplira mon esprit, ta seule voix arrivera jusqu'à mon oreille : je te verrai sans cesse à mes côtés, enivré des sentimens qui m'animent, brûlant du feu qui me consume, et toutes les illusions de l'amour se réuniront pour enchanter notre mort.

Non, Anatole, je ne mentirai pas plus devant toi, que devant ce Dieu près de qui ma passion vient chercher un asile et non pas un refuge. Loin qu'aucun sentiment pieux, loin qu'aucun remords ait part à la résolution que je prends, elle ne m'est dictée que par l'impossibilité de persister dans

ma faute. Sûre de ne pouvoir être ton épouse, ce n'est qu'en perdant l'espoir d'être ta maîtresse que je me voue à cette solitude où je puis du moins rêver le bonheur que j'ai perdu. Jamais je ne fus plus coupable qu'au moment où je pouvais laisser au monde la preuve du plus sincère repentir. J'avais conservé quelques vertus dans l'ivresse d'une passion criminelle; la piété filiale, l'amitié, l'estime de moi-même et des autres, les saintes lois de la pudeur régnaient avec toi dans un cœur dont vous vous partagiez l'empire. Maintenant restée seule avec des désirs sans frein et sans espérance, j'abjure des vertus ingrates qui me demandent le sacrifice impossible d'un amour qui me les avait rendues plus chères.

Rendons grâces au ciel, mon ami, le flambeau de ta raison s'est éteint quand il ne pouvait plus éclairer que notre infortune ; demain l'aurore qui commencera ma dix-septième année, verra s'ouvrir les portes de mon tombeau. Mais qu'ai-je à regretter sur cette terre que j'ai à peine entrevue ? N'ai-je pas été aimée d'Anatole ? n'ai-je pas épuisé en quelques mois toutes les délices de la plus longue vie ? Est-il un ravissement humain que l'union de nos ames ne nous ait fait éprouver ? Ne t'ai-je pas pressé sur mon sein, et n'avons-nous pas invoqué la mort en ces momens, comme le terme et le comble de toute félicité ? Le ciel a entendu nos vœux ; il a détruit un bonheur que toute sa puissance ne pouvait augmenter : plus généreux envers toi, il t'é-

pargne le seul remords qui s'attache à mon ame, le seul souvenir qui nous accuse et qu'il me soit défendu de retracer.

Adieu, le seul bien-aimé de mon ame; la nuit s'avance, et déjà les premiers tintemens du béfroi ont retenti dans ma cellule : ce moment a rouvert la source de mes larmes.... elles tombent sur le papier. Grand Dieu! si tu devais un jour en reconnaître les traces! si tu renaissais à la raison.... ton premier cri serait d'appeler Cécile..., et Cécile ne pourrait t'entendre.... et nulle voix ne répondrait à la tienne.... Affreuse idée!... Non, je ne le prononcerai pas, cet affreux serment de renoncer à toi.... Tu peux revivre, tu peux m'aimer.... Malheureuse! abjure une espérance

insensée. Tu les a lus, ces mots tracés de la main d'un ami : *L'objet de tant d'amour ne vit plus dans le cœur de Cécile.* Oui, c'est là que tu existas tout entier; c'est du fond de ce sanctuaire que tu m'ordonnes de te suivre aux pieds des autels, et d'y consacrer en présence de Dieu même des nœuds que la mort même ne rompra pas.

Quel bruit autour de moi! c'est la fête d'hymen qui se prépare; l'heureuse fiancée ne se fera pas attendre. Adieu! adieu!

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

LETTRE LXXVIII. — Anatole à Cécile. 1

LETTRE LXXIX. — Pauline à Cécile. 10

LETTRE LXXX. — Cécile à sa mère. 15

LETTRE LXXXI. — Madame de Clénord à sa fille. 17

LETTRE LXXXII. — Emilie à Charles. 20

LETTRE LXXXIII. — Cécile à Anatole. 23

LETTRE LXXXIV. — Anatole à Cécile. 26

LETTRE LXXXV. — Anatole à Cécile. 30

Philippe et Bérengère. 43

LETTRE LXXXVI. — Charles d'Epival à madame d'Houdetot, pour remettre à madame de Neuville. 55

Pages.

Lettre LXXXVII. — Madame de Neuville à Charles d'Epival. 59

Lettre LXXXVIII. — La même au même. 64

Lettre LXXXIX. — Charles d'Epival à Victor d'Epival. 69

Lettre XC. — Pauline à Cécile. 73

Lettre XCI. — Cécile à Pauline. 76

Lettre XCII. — Charles d'Epival à Victor d'Epival. 82

Mémoires d'un Fou. 85

Lettre XCIII. — Le même au même. 92

Suite du Journal d'un Fou. *Id.*

Conversation avec les Immortels. 96

Lettre XCIV. — Le même au même. 119

Suite des Mémoires d'un Fou. *Id.*

Lettre XCV. — Le même au même. 126

Suite des Mémoires d'un Fou. *Id.*

Lettre XCVI. — Le même au même. 134

Pages.

LETTRE XCVII. — Madame de Neuville à Charles d'Epival. 145

LETTRE XCVIII. — Charles à madame de Neuville. 148

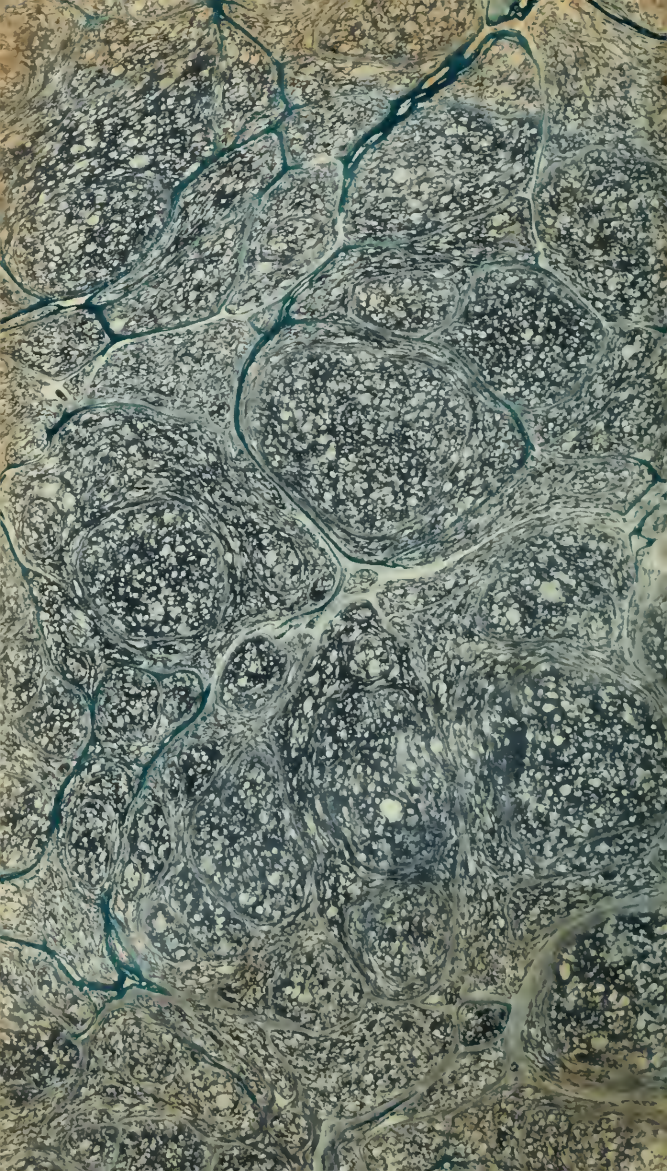
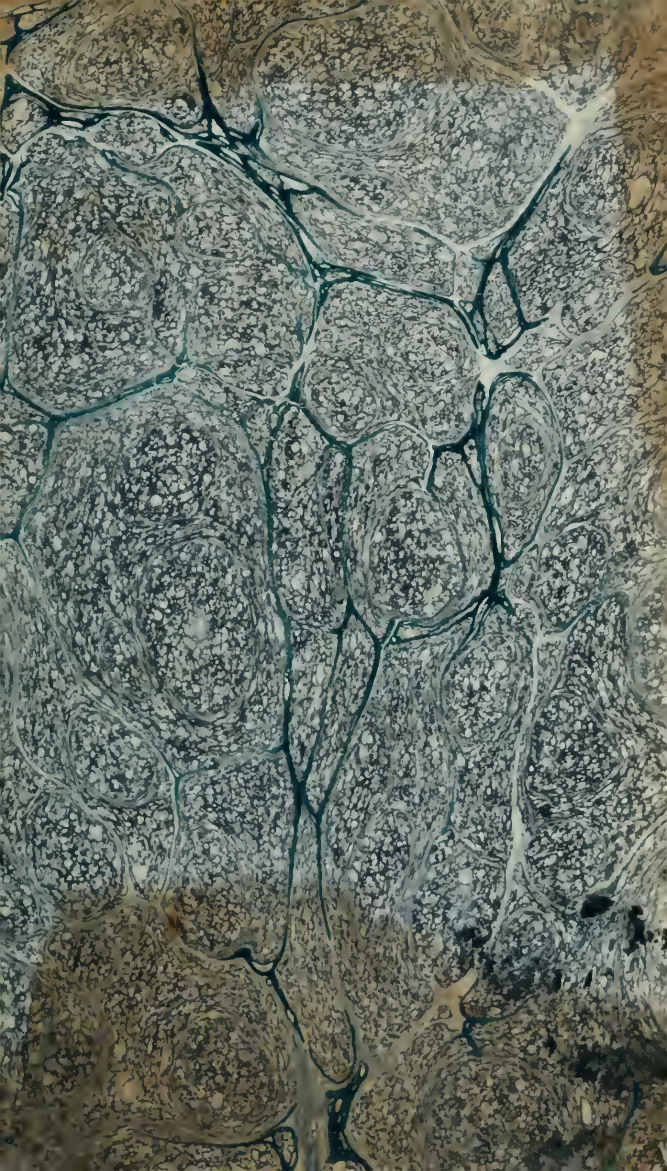
LETTRE XCIX. — Charles à Victor. 150

LETTRE C. — Le même au même. 157

LETTRE CI. — Anatole à Charles. 163

LETTRE CII. — Charles à Anatole. 167

LETTRE CIII. — Anatole à Charles. 171

LETTRE CIV. — Charles à Anatole. 185

LETTRE CV. — Cécile à Anatole. 189